

28 10 36
45

畫報

國

報



« Une fois voir vaut mieux que cent fois entendre. »

« It is better to see once than to hear a hundred times. »

« Besser einmal sehen als hundertmal hören. »

TSCHAO-CHOUNG-KOUO.

China illustriert

China illustrated

Abonnement par an : Fr. 3.50
Subscription per annum :
Abonnement jährlich : Suisses

Chine illustrée

Parait une fois par mois.
Edited monthly.
Erscheint monatlich.

N° 10 - Mai 1936

Fr. 0.30 Suisse



Exercices de la jeunesse scolaire

A l'occasion de la fête de l'enfance (4 avril), le petit Li-Kien, représentant toute la jeunesse de Changhai, chante devant le microphone.

(Autres photos) voir page 11)

School-children's exercises

On the occasion of the "children's day" (4th April) little Li-Kien, representing all the school-children of Shanghai, sang before the microphone.

(Other photos, see page 11)

Betätigungen der Schuljugend

Anlässlich des "Kinderfesttags" (4. April) sang der kleine Li-Kien als Vertreter der gesamten Schuljugend Shanghais vor dem Mikrophon.

(Weitere Bilder, siehe Seite 11)



Conférence Sino-Européenne organisée par « l'Entr'aide universitaire internationale à Bruxelles » (6-9 avril 1936)
 Chine-European Meeting, organized by the "International Students' Service" at Brussels (April-9th 1936)
 Sino-Europäische Tagung, veranstaltet von dem "Weltstudentenwerk" in Brüssel (6.-9. April 1936)



The "Institut Franco-Chinois" at Lyon welcoming its founder, Professor Li Yu-ying, during his recent stay in Europe.

- × Mr. Li Yu-ying.
- + M. Du Barbier, professor of sinology at the University of Lyon.
- = Mr. Tong Tsen-fu, head-master of the Institute.

This Institute, founded in 1919, lodged in the ancient fortress Saint-Irénée numbers about 100 students. It is the only Chinese cultural Institute in Europe. (The wall on the photo dates from the Roman epoch).

Das "Institut Franco-Chinois" in Lyon empfängt seinen Gründer, Herrn Professor Li Yu-ying, bei Gelegenheit seines letzten Aufenthalts in Europa.

- × Herr Li Yu-ying.
- + Herr Du Barbier, Professor der Sinologie an der Universität Lyon.
- = Herr Tong Tsen-fu, Direktor des Institutes.

Das Institut, 1919 begründet, in der ehemaligen Festung Saint-Irénée untergebracht, zählt ungefähr 100 Studenten. Es ist das einzige chinesische Kulturinstitut in Europa. (Die Mauer auf dem Bilde geht auf die Römerzeit zurück).

L'Institut Franco-Chinois à Lyon reçoit son fondateur, M. le Professeur Li Yu-ying, lors de son dernier séjour en Europe.

- × M. Li Yu-ying.
- + M. Du Barbier, professeur de sinologie à l'Université de Lyon.
- = M. Tong Tsen-fou, Directeur de l'Institut.

L'Institut, fondé 1919, logé dans l'ancienne forteresse St Irénée, compte environ 100 étudiants. C'est l'unique Institut culturel chinois en Europe. (Le mur que l'on voit sur la photo date de l'époque romaine).



Guests of China Les Hôtes de la Chine

Chinas Gaeste



M. Finn Korell, le nouveau ministre de la Norvège en Chine, est arrivé le 19 avril à Changhaï.

Mr. Finn Korell, the new minister plenipotentiary of Norway in China, has arrived on the 19 th. April at Shanghai.

Herr Finn Korell, der neue norwegische Gesandte in China, ist am 19. April in Shanghai eingetroffen.



(En haut) : Réception diplomatique, par M. le Dr. Lone Liang, chargé d'affaires chinois à Prague.

(Above) : Reception of diplomatists by Dr. Lone Liang, Chinese chargé d'affaires at Prague.

(Oben) : Diplomatenempfang in Prag durch den chinesischen Geschäftsträger, Herrn Dr. Lone Liang.



(En bas) : Un instantané de M. le Dr. Lone Liang, chargé d'affaires en Tchécoslovaquie, et de Mme Liang, en compagnie de M. Emil Naggiar, le nouvel ambassadeur de France désigné pour la Chine (au milieu) après un banquet à la légation chinoise de Prague en l'honneur de ce dernier.

(Below). — A snapshot of Dr. Lone Liang, Chinese chargé d'affaires in Czechoslovakia and Mrs. Liang with the new French ambassador designate to China, M. Emil Naggiar (in the middle) after a dinner party at the Chinese Legation in Prague in the latter's honour.

(Unten). — Eine Momentaufnahme Dr. Lone Liangs, des chinesischen Geschäftsträgers in der Tschechoslovakei und der Frau Liang, in Gesellschaft des neuen, für China designierten französischen Botschafters, Herrn Naggiar (in der Mitte), nach einem zu Ehren des Letzteren in der chinesischen Gesandtschaft in Prag veranstalteten Abendessen.

« Charlie Chan », grand acteur de cinéma américain (Hollywood), qui, tout en étant un occidental, joue de préférence des rôles chinois, visite maintenant pour la première fois la Chine. Son arrivée à Changhaï (à côté de lui son épouse).

« Charlie Chan », famous American screen artist (Hollywood), who, though an Occidental, uses to play Chinese parts, now for the first time visiting China. His arrival at Shanghai (By his side Mrs. Chan).

« Charlie Chan », bekannter amerikanischer Filmschauspieler (Hollywood), der, obschon Abendländer, hauptsächlich chinesische Rollen spielt, betritt nun das erste Mal chinesischen Boden. Seine Ankunft in Shanghai (neben ihm seine Gattin).



Le général-colonel v. Seeckt x, récemment rentré de Chine où il occupait la place de premier conseiller militaire, fête à Berlin son 70^e anniversaire.

Δ Dr. Cheng Tien-Fang, ambassadeur de Chine.

The colonel-general v. Seeckt x, recently returned home from China, where he filled the post of first military adviser, celebrating at Berlin his 70th birthday.

Δ Dr. Cheng Tien-Fang, Chinese ambassador.

Generaloberst v. Seeckt x, der kürzlich von China, wo er die Stelle eines obersten militärischen Ratgebers einnahm, heimgekehrt ist, feiert in Berlin, seinen 70. Geburtstag.

Δ Dr. Cheng Tien-Fang, chinesischer Botschafter.

M. Hadamard, le fameux professeur de mathématique et de physique au Collège de France, invité par l'Université Tsing houa de Peiping, y fait des cours.

La photo le montre après sa visite au temple Lin-Yin-Sse (près de Hang-Chow au Lac de l'Ouest) tenant dans sa main une « Ja-Pei-Tsou », plante chinoise, qu'il se propose d'étudier.

M. Hadamard, the famous professor of mathematics and physics at the Collège de France, requested by the Tsing hua University of Peiping, is delivering there lectures.

He is shown by the photo after the visit he paid to the temple Lin-Yin-Sse (near Hang-Chow on the West-Lake), carrying in his hand a « Ja-Pei-Tsou », an indigenous Chinese plant, which he proposes to examine.

Herr Hadamard, der berühmte Professor der Mathematik und Physik am Collège de France hält an der Peipinger Tsing Hua Universität Gastvorlesungen.

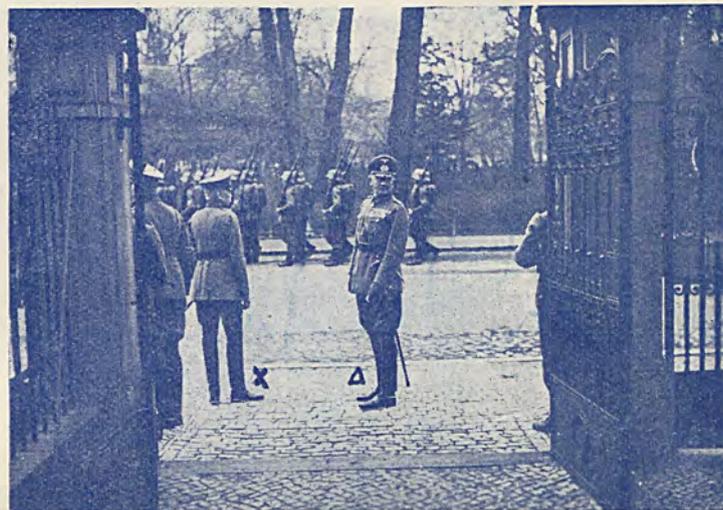
Auf dem Bilde sehen wir ihn nach einem Besuch des Lin-Yin-Sse Tempels (bei Hangchow am Westsee). In der Hand trägt er einen « Ja-Pei-Tsu », eine nur in China einheimische Pflanze, die er zu Studienzwecken mitnimmt.



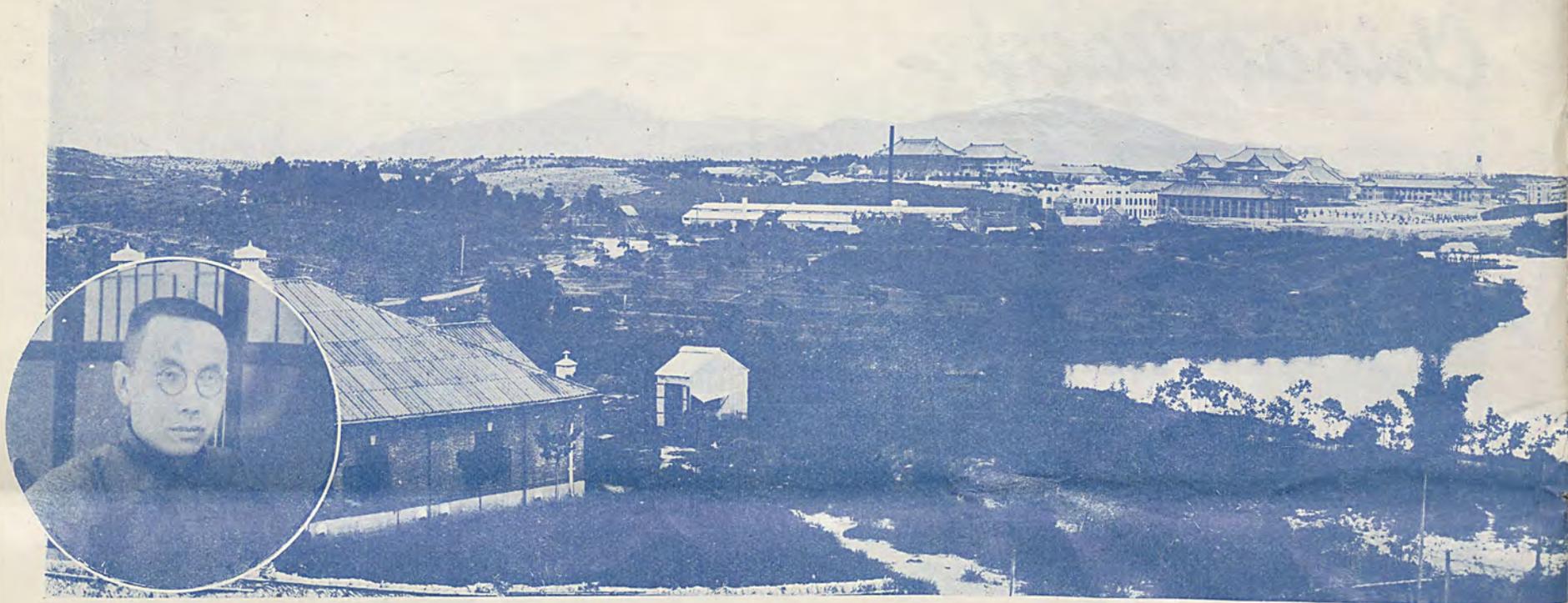
Une revue militaire en l'honneur du général-colonel v. Seeckt x a eu lieu devant la demeure de celui-ci. Δ v. Blomberg, ministre de la guerre allemand.

A review was held in honour of the colonel-general v. Seeckt x, in front of his living-house. Δ v. Blomberg, German minister of war.

Zu Ehren des Generalobersten v. Seeckt x wurde eine Parade vor dessen Wohnhaus abgehalten. Δ v. Blomberg, deutscher Reichswehrminister.



L'UNIVERSITE SUN



M. Tchou-Lou, le recteur.
The rector, Mr. Tchu-Lu.
Herr Tschu-Lu, der Rektor.

Vue générale sur l'Université.
General view over the University.
Gesamtbild der Universität.

Depuis environ 30 ans, Canton possédait quelques instituts scientifiques, dont les bâtiments étaient disséminés par la ville et qui portaient, en commun, le nom d'Université de Canton, à savoir : l'Académie pédagogique, l'Ecole de droit et l'Ecole d'agriculture. Sur l'initiative du Dr. Sun Yat-sen, qui visait à créer une Université modèle, M. Tschou-Liou, alors recteur de l'Académie pédagogique, réunit en février 1924 les instituts mentionnés en quatre facultés (littérature, sciences naturelles, droit et agriculture auxquelles on joignit encore quelques classes d'une Ecole polytechnique). En juillet 1925, on y ajouta une Ecole de médecine. Sun Yat-sen fit aussi acheter à Ssa-Pei,

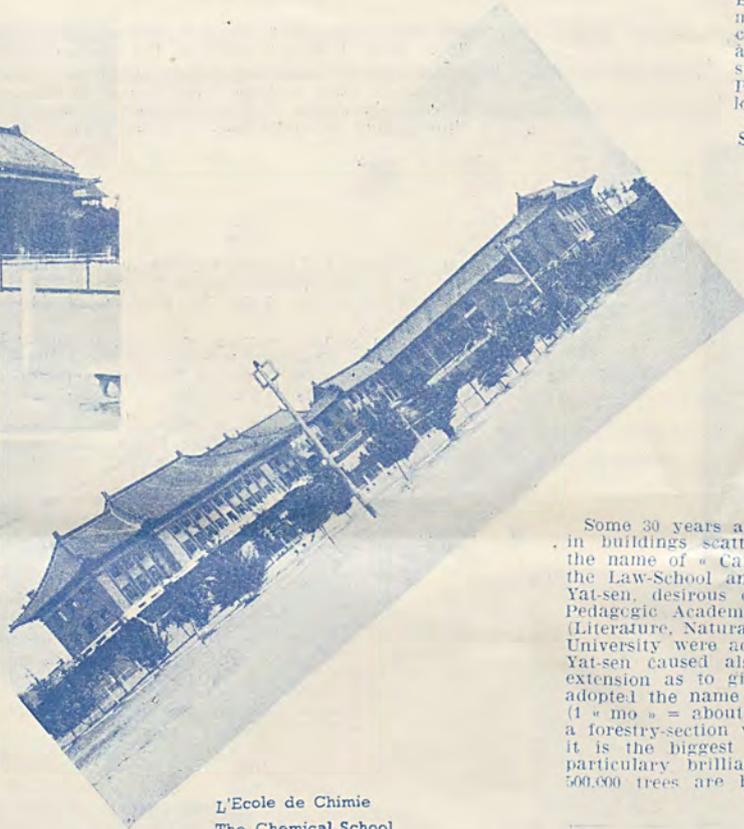
près de Canton, un terrain assez vaste pour y loger commodément tous les édifices de la nouvelle université qui, après sa mort, prit son nom, honorant ainsi la mémoire de son véritable fondateur (juillet 1926). Occupant un espace de 10.000 «mo» (1 «mo» = environ 5 hectares), comprenant 6 facultés (à part les sus-mentionnées on a également fondé une section forestière), ayant coûté plus de 20.000.000 dollars, elle est la plus grande université du monde. L'Ecole forestière y prend un essor particulièrement brillant. Sur le terrain appartenant à l'Université, on plante tous les ans 500.000 arbres.



Bâtiment des machines électriques (faisant partie de la section technique).

Building for electric machines (appertaining to the technical section)

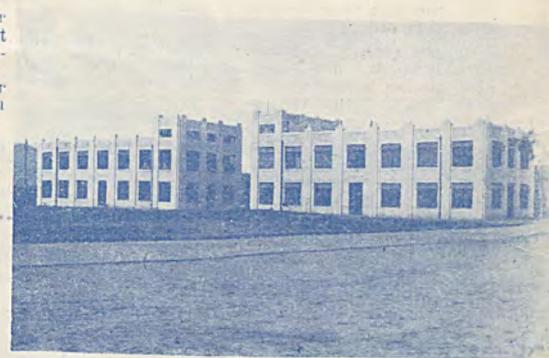
Das Gebäude der elektrischen Maschinen (zur technischen Abteilung gehörig.)



L'Ecole de Chimie
The Chemical School
Die chemische Schule

L'Ecole forestière.
The Forestry-School.
Die forstwirtschaftliche Schule.

Etablissement pour courant à basse tension.
Plant for low-tension machines.
Schwachstromanlage.



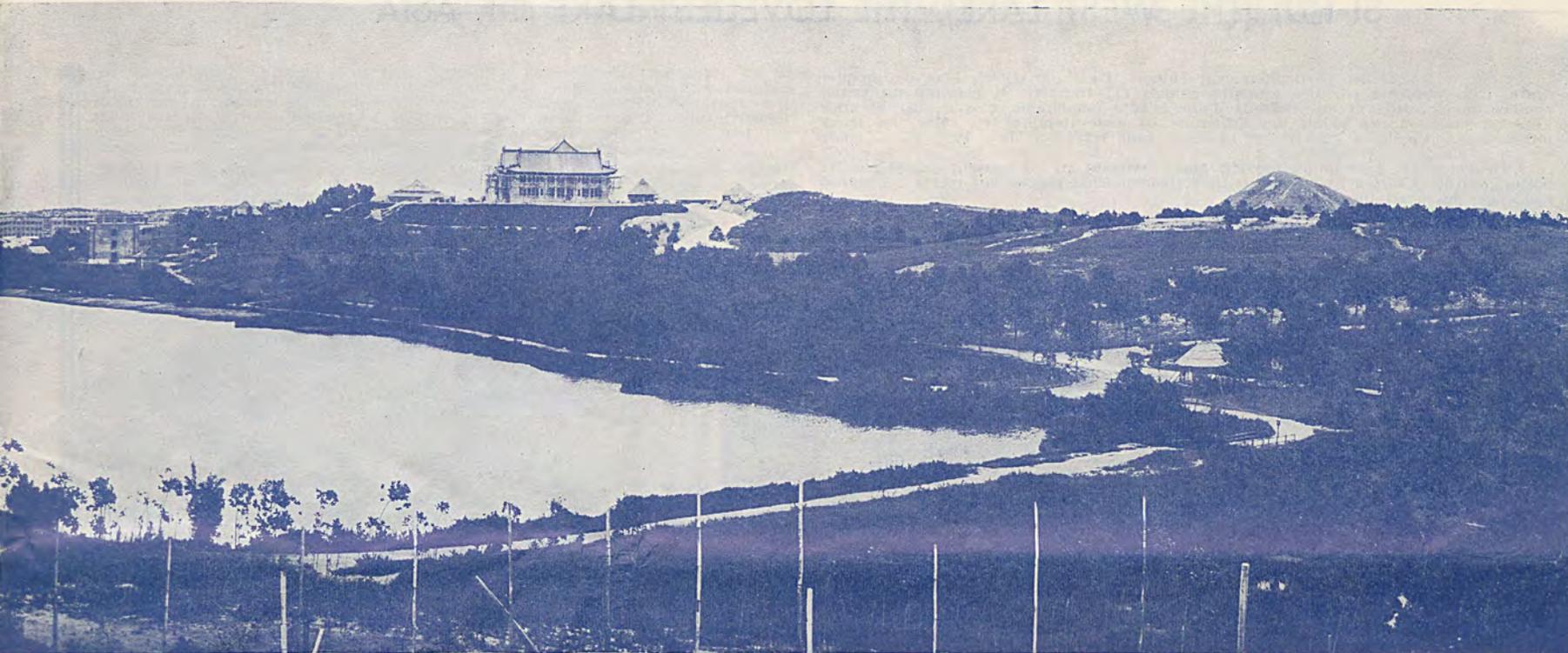
Some 30 years ago, there were founded at Canton a few scientific institutes lodged in buildings scattered far and wide throughout the city. They bore in common the name of «Canton University». These institutes were : the Pedagogic Academy, the Law-School and the High School for Agriculture. On the initiative of Dr. Sun Yat-sen, desirous of creating a model university, Mr Tschu-Lu, then rector of the Pedagogic Academy, united, in February 1924, the said institutes in four faculties (Literature, Natural Science, Law and Agriculture, to which some forms of a Technical University were added). A Medical School was annexed to them in July 1925. Sun Yat-sen caused also a ground to be purchased at Ssa-Pei, near Canton, of such extension as to give easily room to all the buildings of the new University which adopted the name of its founder after his death (July 1926). Covering 10.000 «mo» (1 «mo» = about 5 hectares), comprising 6 faculties (besides those already mentioned a forestry-section was created), built and set up at a cost of more than 20.000.000 \$, it is the biggest University of the world. The progress of its forestry-section is particularly brilliant. On the grounds appartaining to the University every year 500.000 trees are being planted.



Usines de l'Université.
Factory-buildings of the University
Fabrikanlagen der Universität.



YAT-SEN AT CANTON

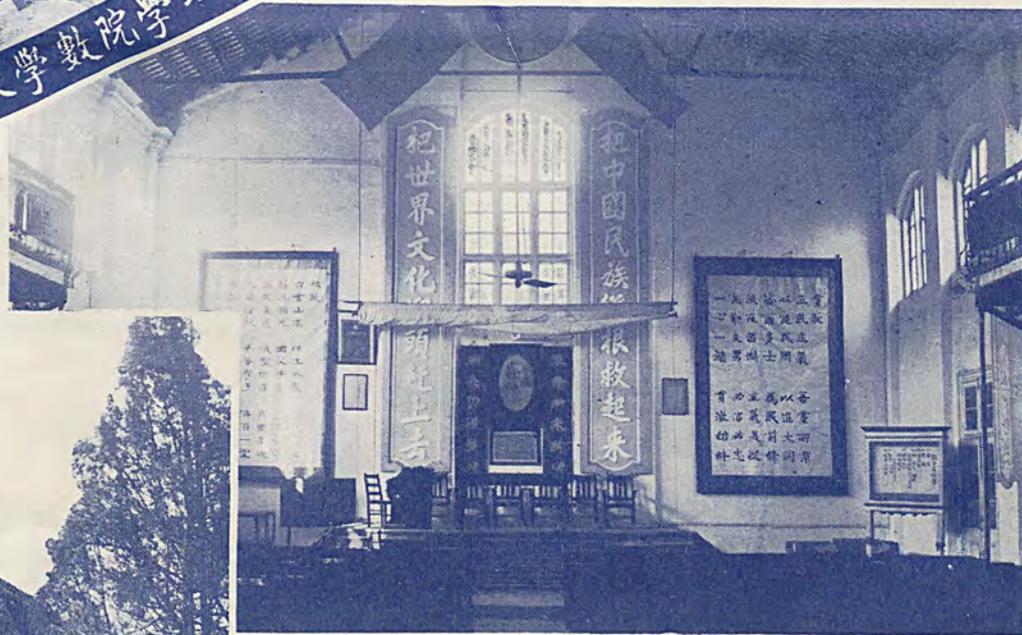


Kanton besass, seit ungefähr 30 Jahren, einige wissenschaftliche, als Einzelgebäude über die Stadt verstreute Institute, denen gemeinsam der Name « Universität Kanton » beigelegt wurde; diese waren: die Pädagogische Akademie, die Rechtshochschule und die Landwirtschaftliche Hochschule. Von Dr. Sun Yat-sen angeregt, dessen Ziel es war, eine Musteruniversität zu schaffen, liess der damalige Rektor der Pädagogischen Akademie, Herr Tschu-Lu, Februar 1924, die genannten Institute in vier Fakultäten (Literatur, Naturwissenschaft, Rechtswissenschaft und Landwirtschaft, zu denen noch einige Klassen einer technischen Hochschule kamen), zusammenlegen. Im Juli 1925 wurde noch eine medizinische Hochschule hinzugefügt. Sun Yat-sen veranlasste auch dass, in Ssa-Pei bei Kanton ein Grund angekauft wurde, gross genug um die sämtlichen Gebäude der neuen Universität bequem aufzunehmen. Nach seinem Tode erhielt die Hochschule, ihm zu Ehren, ihren jetzigen Namen (Juli 1926). Einen Raum von 10.000 « Mo » (1 « Mo » = ungefähr 5 Hektar) einnehmend, hat sie mit ihren sechs Fakultäten (ausser den bereits genannten noch die forstwissenschaftliche), über 20.000.000 \$ gekostet und ist die grösste der Welt. Die forstwissenschaftliche Abteilung entwickelt sich besonders günstig. Jedes Jahr werden 500.000 Bäume auf dem der Universität gehörigen Grund gepflanzt.

Institut de Physique.
Institute of Physics.
Physikalisches Institut

THE SUN YAT-SEN UNIVERSITY AT CANTON

DIE SUN YAT-SEN UNIVERSITÄT IN KANTON



Apoptegme tiré de Confucius, inscrit sur un énorme bloc de pierre dans le parc de l'Université.
Apoptegm, drawn from Confucius, inscribed on a huge block of stone, in the park of the University.
Konfuzius' Werken entnommener Sinnspruch auf einem gewaltigen Felsblock im Universitätspark eingemeisselt.

L'ancienne salle des fêtes où Sun Yat-sen exposa ses principes fondamentaux.
The old University-hall where Sun Yat-sen expounded his leading principles.
Die alte Aula, in der Sun Yat-sen seine Grundprinzipien vortrug.

SI-HOU, (LE LAC DE L'OUEST) LE

SI-HU, (THE WEST LAKE), THE LOVELIEST LAKE OF ASIA

Ce lac a un cachet particulièrement chinois. C'est un séjour d'été de premier ordre, très fréquenté par des touristes chinois et étrangers. Il présente un grand nombre de curiosités et des endroits d'une beauté inoubliable, comme, par exemple l'île impériale où des palais des anciennes dynasties tombent en ruine, les jetées pittoresques, l'île des « trois mares et de la lune reflétée », le « Pavillon au cœur du lac », etc...

Rien d'étonnant à ce qu'un paysage aussi ravissant ait été souvent chanté par les poètes; suivant l'ancien usage chinois ils écrivaient leurs poèmes sur pierre à l'endroit même qui les avait inspirés.

This lake is particularly Chinese in every respect, much frequented by holiday folk, tourists and foreigners. There are to be found many places worth seeing as the Imperial Island, where palaces of the past dynasties stood and crumbled, the picturesque causeways, the « Island of the three pools and the moon's reflexions », the « Pavilion of the Lake's Heart », a. o.

It is no wonder that such a charming landscape was often praised in song; according to ancient Chinese customs, the poets wrote their eulogies on stone, on the very spot which had inspired them.

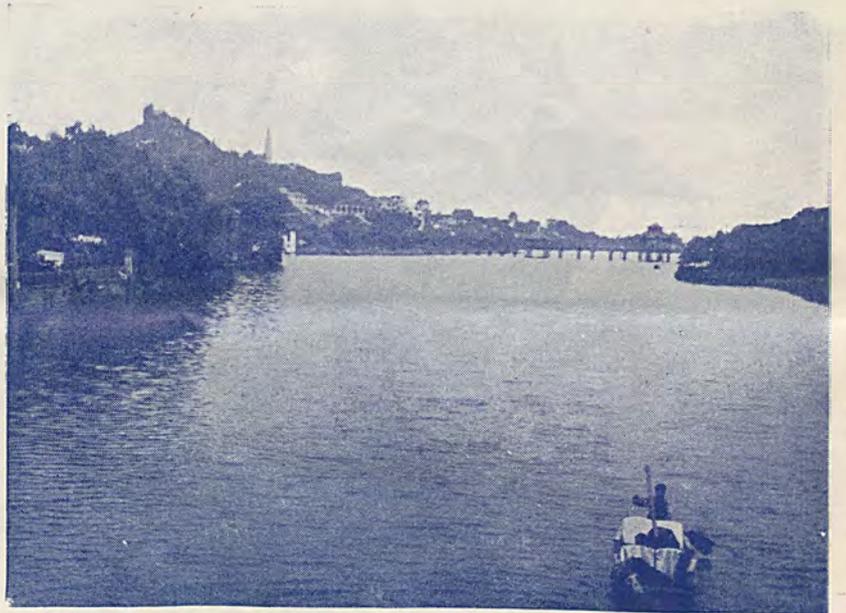


Les derniers rayons du soleil illuminent le lac.
The last sunrays shedding their light on the lake
Die letzten Sonnenstrahlen verklären den See.

« Jo-t sien », la source de jade, abondante en poissons rouges, paradis des pêcheurs.

« Jo-t sien », the « source of jade », abounding in red fishes, the fishermen's paradise.

« Jo-t sien », die « Quelle der Jade », reich an Fischen (besonders rotgefärbten), das Paradies der Fischer.



Coup d'œil sur le lac d'arrière.
View over the back-part of the lake
Blick auf den Hintersee.



« Kou-Ssan », la « Montagne des orphelins », fameuse pour la magnifique floraison de ses pruniers, qu'on dit avoir été plantés par le poète Lin Ho-tsin (992-1054) en personne. Les fleurs du prunier ont fréquemment constitué le sujet de ses chants.

« Ku-Ssan », the « Orphans' mountain », splendid when its plum-trees are in flower. The poet Lin Ho-tsin (992-1054) whose songs praise frequently the blossoms of these trees, is said to have planted them himself.

« Ku-Ssan », der « Waisenberg », bekannt wegen seiner herrlichen Pflaumenblüten. Der Dichter Lin Ho-tsin (992-1054), welcher diese Blüten oft besang, soll die dortigen Pflaumenbäume mit eigener Hand gepflanzt haben.



« Fang-go-tin », le célèbre « Pavillon des pingouins ».
« Fang-go-tin », the famous « Pinguin-pavillon ».
« Fang-go-tin », der berühmte « Pavillon der Pinguine ».

Les pagodes aux abords de ce lac sont particulièrement belles.
The pagodas in the Westlake-region are exceptionally beautiful.
Die Pagoden in der Nähe dieses Sees sind besonders schön.

PLUS CHARMANT LAC DE L'ASIE

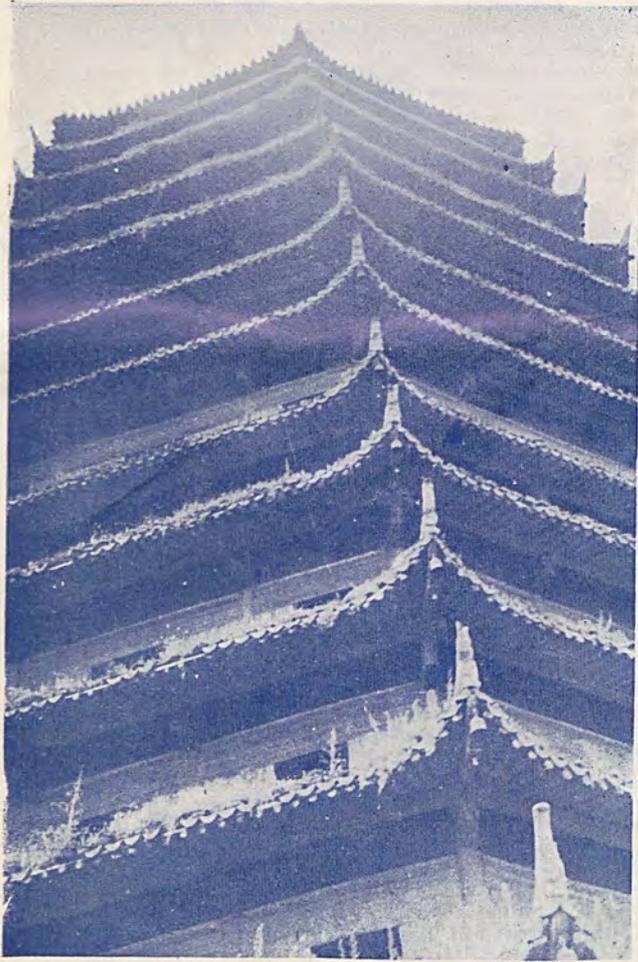
SI-HU (WESTSEE), DER ANMUTIGSTE SEE ASIENS

Das Landschaftsbild dieses Sees trägt spezifisch chinesischen Charakter. Er ist ein besonders beliebter Sommeraufenthalt, der von einheimischen und fremden Touristen gerne besucht wird. Er hat eine grosse Menge Sehenswürdigkeiten aufzuweisen, wie z. B. die « Kaiserliche Insel » mit den Ruinen von Palästen früherer Dynastien, die malerischen Hafendämme, die « Insel der drei Moräste und der Mondesspiegelung », das « Seeherzpavillon », u. a.

Est ist kein Wunder, dass eine so schöne Landschaft oft und oft besungen wurde; nach altem chinesischem Brauch schrieben die Dichter ihre Lobgedichte auf Stein, an demselben Orte, der sie zu diesen anregte.

Un des nombreux pavillons qui agrémentent les bords du lac.
One of the numerous pavilions, which embellish the banks of the lake.

Einer der vielen, das Seeufer schmückenden Pavillone.



La pagode :
The pagoda : Lo-Ho-Ta.
Die Pagode :

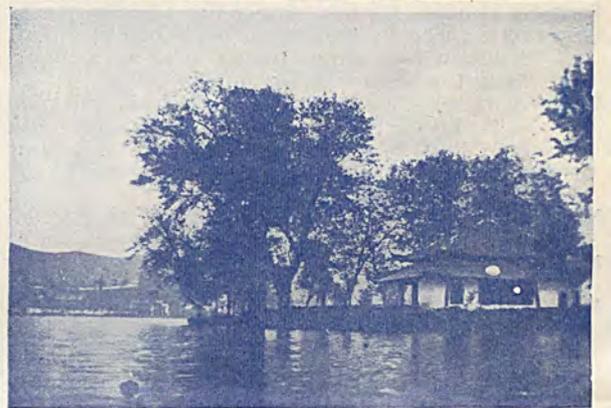
1
« Lu-Lang-Wen-In »,
la « Voix des oiseaux sous les saules ».
« Lü-Lang-Wen-In »,
the « Bird's voice under the willows ».
« Lü-Lang-When-In »,
die « Vogelstimme unter den Weiden ».

2
Pavillon au cœur (milieu) du lac
Hu-Ssin-Tin
Pavilion of the lake's heart (midst)
Hu-Ssin-Tin
Das Seeherzpavillon (in der Mitte des Sees) Hu-Ssin-Tin.

3
« Lung-Tsing », le « Puits des dragons » le meilleur thé chinois (de couleur verte) croit dans cette région dont le terrain est merveilleusement adapté à la culture de cette plante.
« Lung-Tsing », the « Dragons' well » the best Chinese tea (the green one) grows in this region, the ground of which is perfectly appropriate to the cultivation of this plant.
« Lung-Tsing », der « Drachenbrunnen »; in dieser Gegend wächst der beste chinesische Tee (der grüne). Der dortige Boden ist zum Anbau der genannten Pflanze besonders geeignet.



Rocs.
Mass of rocks.
Felsenpartie.



Pont de l'Exposition (fut construit à l'occasion d'une exposition).
Exhibition-bridge (constructed on the occasion of an exhibition).
Ausstellungsbrücke (wurde anlässlich einer Ausstellung errichtet).

Die Wieder Lebendig Gewordene Rose

Eine moderne chinesische Komödie von Ho Yau

Aus dem Chinesischen übertragen von Tao Pung-fai

2. Akt

Eine Woche später, gegen Abend. Ein schön eingerichtetes Hochzeitszimmer. **Chin-ling** und **Chio-yün** sitzen zusammen auf einem Sofa. Die Brautführerinnen stehen daneben. Frau Li, Frau Yü, Feng-I kommen herein. Frau Yü, trägt einen Teller voll Lotosblütensamen, den sie dem Brautpaar zu essen geben will.

Frau-Yü : (zum Brautpaar) Esst etwas Lotosblütensamen, zeugt liebe Söhne, und trinkt nun noch etwas süßen Saft, dann werden die Nächsten fünf Generationen blühen (nimmt einen Esslöffel voll Lotosblütensamen und gibt ihm dem Bräutigam, dann reicht sie ebenfalls einen der Braut, doch diese stößt ihn weg. **Chin-ling** steht auf, isst gleich noch den Teil seiner Braut auf.)

Chin-ling : Ach! Während des ganzen Tages habe ich nur herumgespielt. Ich habe wirklich Hunger

und Kopfschmerzen. Tante gib mir doch etwas zu essen. (nimmt den Teller aus Frau Yü's Hand und isst schnell alles auf. Alle lachen ihn aus.)

Feng-I : (lächelt) Lieber Bruder, willst Du noch mehr essen? Ich werde Dir noch etwas holen gehen.

Chin-ling : Ich möchte nichts mehr. Hole aber schnell etwas für Deine Schwägerin, (dreht sich zu **Chio-yün** um und fragt liebenswürdig) Hast Du Hunger? Ich werde meiner Schwester sagen, dass sie Dir etwas zu essen bringt. (**Chio-yün** rührt sich garnicht). Ich denke, wenn ich Hunger habe, (überlegt), wird sie sicher auch Hunger haben. Schwester, geh schnell etwas holen.

Frau Li : Liebes Kind, mach doch nicht solchen Unsinn. Hast Du denn keine Ahnung von gutem Benehmen?

Chin-ling : Wer macht Unsinn? Wenn man Hunger hat, soll, man nicht essen?

Feng-I : Bruder, Du bist immer der Gleiche. (lacht).

Chin-ling : Liebe Schwester, lach mich doch nicht aus. Wenn Du selbst Braut wirst, wirst Du es erst verstehen, wie schwer das ist (**Feng-I** schämt sich und geht hinaus).

Dienerin : (meldet) Der Hausherr kommt mit einigen Bekannten hierher, die die Braut bewundern wollen. (die Frauen gehen aus dem Zimmer hinaus. Herr **Li** tritt mit einigen Bekannten, unter anderen **Chiau-ching** ein. Herr **Li** wird von den anderen vorgehoben.)

Herr Li : Stosst mich doch nicht so. Macht doch nicht solch einen Unsinn, wenn ihr die Braut ansehen wollt.

Herr Wang : Heute ist doch ein Freudentag. Es schadet doch nichts wenn wir mit Dir zusammen hineingehen und die Braut ansehen.

Herr Dschou : (Schaut die Braut genau an und sagt zu Herrn **Li**) Ich gratuliere Dir, ich gratuliere Dir, ... die Braut kann wirklich mit einer Blume und mit einem Edelstein verglichen werden.

Herr Lu : (Guckt sich die Braut von oben bis unten genau an, streicht sich den Bart, schüttelt den Kopf) Ich habe immer gehört, « Himmel und Erde vereint erzeugen alle Wesen der Welt. » So wie die Entenpärchen immer zusammenleben, wollen es die Menschen auch tun. Deswegen hat der Herzog Dschou das Buch der Riten verfasst und Konfuzius meinte : « Mann und Frau zusammen bilden die Grundlage für das Menschentum. » Ich muss Dir wirklich gratulieren. (macht eine tiefe Verbeugung)

Herr Li : (eine Gegenverbeugung, sagt zu Herrn **Lu**) Diesen Tag verdankt mein Sohn wirklich ihrer guten Erziehung.

Herr Yü : (zu Herrn **Li**) Ich weiss nicht, wie Sie zu diesem grossen Glück kommen. Da muss ich ihnen wirklich herzlich gratulieren. (**Chiau-ching** steht zuerst wie ein Stück Holz daneben, schaut immerfort zu **Chio-yün** hinüber und bricht bald in Tränen aus.)

Chin-ling : Lieber Vetter woran denkst Du denn? Willst Du Dir meine Braut nicht etwas näher ansehen? Lieber Vetter, sieh mal, wie sie schön ist.

Herr Yü : (zu seinem Sohn **Chiau-ching**) Du hast wirklich keine guten Manieren. Warum gratulierst Du nicht Deinem Onkel und Deinem Vetter?

Chiau-ching : Onkel, ich gratuliere Dir, dass Du heute eine Schwiegertochter bekommen hast.

Chin-ling : (aufgeregt) Warum gratulierst Du mir nicht, dass ich eine Frau bekommen habe? Warum gratulierst Du meinem Vater? Ist die heutige Angelegenheit meine, oder die meines Vaters? (alle brechen in Lachen aus.)

Herr Dschou : Deine Frau ist die Schwiegertochter Deines Vaters. Die Schwiegertochter Deines Vaters ist schon Deine Frau. Wenn man Deinem Vater zur Schwiegertochter gratuliert hat, dann hat man Dir gleichzeitig zu Deiner Frau gratuliert. Das ist ganz gleich.

Herr Li : Mein Sohn ist sonst sehr klug, deswegen habe ich ihn **Chin-ling**, d.h. « kluges Herz » genannt. Ich glaube jedoch, dass durch die allzu grosse Freude aus seinem klugen Herzen ein dummes Herz geworden ist. Ich bitte alle ihn nicht auszulachen.

Chiau-ching : Onkel, ich habe noch etwas zu tun. Ich muss nach Hause gehen. Ich bitte um Entschuldigung.

Herr Li : Nimm doch noch am Festessen teil. Warum willst Du so schnell nach Hause gehen?

Chiau-ching : Ich will nach Hause gehen und arbeiten, weil ich mor-

gen ein Examen habe. Ich muss wirklich gehen. Auf Wiedersehen. (geht weg, wischt sich mit dem Taschentuch die Augen trocken.)

Herr Li : **Chiau-ching** ist wirklich sehr fleissig. Ich habe ihn sehr gern.
Herr Yü : Zuviel des Lobes, das ist zuviel des Lobes. Mein Sohn hat einen merkwürdigen Charakter. Da, wo es lustig ist, geht er immer weg. Er kann das nicht ertragen. Ich bitte um Verzeihung deswegen.

Herr Li : **Chiau-ching** ist mein Neffe. Seine Gelehrsamkeit und seinen Charakter kenne ich schon seit langem. Ich liebe ihn sehr. Ich wollte ihn schon immer... (schweigt).

Herr Wang : Was wolltest Du denn?

Herr Dschou : Ich kann Deine Gedanken erraten. Willst Du ihn vielleicht zum Schwiegersohn haben?

Herr Lu : Im Buch der Lieder steht : « Ein anderer hat einen Gedanken, ich kann ihn erraten », dies trifft hier zu.

Herr Li : Das stimmt! Ich habe schon immer diesen Gedanken gehabt. (zu Herrn **Yü**) Lieber Vetter, was meinst Du dazu?

Herr Yü : Wenn mir diese ausserordentliche Ehre zuteil werden soll, wie kann ich es da wagen, Deinem Befehl zu widersprechen? (verbeugt sich.)

Herr Li : Das ist grossartig! Wir werden Herrn **Lu** zum Heiratsvermittler ernennen. An diesem freudigen Tage wollen wir gleich ein zweites frohes Ereignis feiern. Also abgemacht?

Herr Yü : Gut, ich stimme zu.

Chin-ling : Das ist wirklich gut. (klatscht in die Hände und lacht) Ich heirate eine Studentin, und meine Schwester heiratet einen Studenten. Das ist wirklich gut. Ich werde es gleich meiner Mutter und meiner Schwester mitteilen.

Herr Li : Halt! Das werden sie schon erfahren. Warum hast Du es so eilig?

Herr Dschou : Lieber Herr **Li**, zugleich sind zwei Verwandtschaften geschlossen worden, und zur selben Zeit feierst Du zwei freudige Ereignisse. Wir müssen Dir zweimal gratulieren. (Verbeugung) Aber Du musst uns auch zweimal zum Festessen einladen.

Herr Li : Das ist selbstverständlich; wenn ihr mir die Ehre erweisen wollt, werde ich euch natürlich zweimal einladen. Wir wollen jetzt hinein gehen, um das Festmahl einzunehmen. (Die Herren gehen sich umkleiden. **Chio-yün** ist sehr traurig und weint.)

Erste Brautführerin : Gnädiges Fräulein, seien Sie doch nicht so traurig. Ich rate Ihnen, nicht mehr an zu Hause zu denken. Zu Hause sein ist wirklich schön, aber eines Tages, muss man sich doch trennen. Ein Sprichwort sagt : « Wenn Mann und Frau sich lieben, dann klingen sie genau so gut wie Musikinstrumente zusammen », oder : « Wenn Knaben und Mädchen erwachsen sind, müssen sie heiraten. » Gnädiges Fräulein, schaden Sie doch nicht durch das Weinen ihrer Gesundheit. Trocknen Sie ihre Tränen ab, damit der Bräutigam es nicht merkt und sich dann ärgert. (nimmt ein Taschentuch heraus und will ihr die Tränen abtrocknen, doch **Chio-yün** stösst sie weg und seufzt.)

Zweite Brautführerin : Gnädiges Fräulein, weinen Sie doch nicht. Der Bräutigam wird bald kommen. Es ist natürlich sehr schwer, wenn man Ehegattin wird, aber mit der Zeit werden Sie sich sicher daran gewöhnen. Diese Dinge habe ich selbst auch durchgemacht. Ich belüge Sie nicht, ich... (**Chio-yün** stösst sie weg und seufzt.)

Chio-yün : Meine Mutter! Mein Himmel!

Chin-ling : (kommt halb betrunken an) Wo ist mein kleiner Vogel? Wo ist mein kleiner Schatz? (zu den beiden Brautführerinnen) Was machen Sie hier? Machen Sie, dass Sie herauskommen!

Beide Brautführerinnen : Jawohl, werter Herr! (zu **Chio-yün**) Gnädiges Fräulein, wir können leider nicht mehr bei Ihnen bleiben (gehen lachend weg).

Chin-ling : (guckt **Chio-yün** dumm an, bewundert mit Stolz ihre Schönheit, kann sich nicht entschliessen, sie anzusprechen, singt) « Im Licht der Lampe sehe ich die schöne Frau ... » (spricht) Gnädiges Fräulein, habe ich nicht schön gesungen? (**Chio-yün** rührt sich nicht) Liebes Kind, heisst Du nicht **Chio-yün**? Ich habe gehört, dass Du so schön ausländische Lieder singen kannst, die noch besser als das Geschrei der Raben klingen. Sing mir mal etwas vor. Warum redest Du nichts? (**Chio-yün** seufzt tief. **Chin-ling** guckt sie genau an und sagt zu sich selbst.) Alle Leute sagen, dass ich dumm bin, aber Dumme haben Glück. Liebes Kind, wenn Du nichts vorsingst, warum sprichst Du dann auch kein Wort? Schämst Du Dich etwa? Ich habe immer gehört, dass die Studentinnen sehr modern sind. Oder hast Du vielleicht Hunger? oder Durst? Willst Du rauchen? Ich werde Dir etwas Kuchen holen. (geht weg.)

Chio-yün : (steht auf, nimmt mit der rechten Hand eine Schere aus der Tasche, mit der linken Hand ein Bild von **Chiau-ching**. Sieht das Bild an, beisst die Zähne zusammen und will sich mit der Schere stechen. Tränen fallen auf das Bild. Sie guckt auf die Schere, küsst das Bild, küsst die Schere! Lieber, lieber **Chiau-ching** wir sehen uns in einem anderen Leben wieder. (Sticht sich mit der Schere. **Chin-ling** kommt mit Obst und Kuchen zurück. Stürzt entsetzt auf **Chio-yün** zu und fängt sie auf. Er kann zuerst kein Wort hervorbringen, ruft dann.) Hilfe, Hilfe!...

(Fortsetzung folgt)



Trais catégories sociales

- a) La fiancée : « De combien de capital disposes-tu, en somme? »
Le fiancé (avec une pointe d'orgueil dans la voix) : « Eh bien, à peu près de \$ 20.000. »
La fiancée : « Trêve de plaisanteries! Ma question ne concernait pas tes dépenses mensuelles. »
b) Le fiancé : « Actuellement, je gagne \$ 100 par mois. Cette somme te paraît-elle suffisante? »
La fiancée (très satisfaite) : « Elle me suffit amplement. » (Après quelques instants de réflexion) : « Mais toi, mon chéri, comment vas-tu faire pour te tirer d'affaire? »
c) Lui : « Hélas! je me suis fatigué toute la journée à porter le riskshaw * et je n'ai gagné que 40 cents! Comment allons-nous faire demain et de quelle façon faut-il partager cette maigre somme? »
Elle : « Laisse-moi réfléchir! Eh bien, c'est tout simple. Je mettrai 10 cents pour le riz, 10 cents pour des légumes, 120 liards** pour les épices et l'huile, 30 liards pour de l'eau; tu verras qu'on arrivera très bien; à part cela, je mettrai tous les jours 10 cents de côté pour m'acheter une robe: j'aurai enfin 300 liards d'argent de poche; quant à ton argent de poche, je te remettrai quotidiennement 3 liards.
Lui : « Je te remercie, tu es bien gentille! Va pour 3 liards, donne-les moi! »

* Chaise à porteurs.
** Petites pièces de monnaie.



WITZE

Ein Landarzt, mit dessen Kunst es nicht weit her ist und der zwei Kinder, einen Knaben und ein Mädchen, sein eigen nennt, behandelt den kranken Sohn einer Familie, der trotz oder vielmehr infolge seines beruflichen Eingriffs stirbt. Um der gerichtlichen Klage der trauernden Eltern zu entgehen, tritt er ihnen seinen Sohn ab. Nach einiger Zeit wird er zu einem Mädchen gerufen, die auch dem Tode verfällt, nicht ohne dass dem Praktikus ein Kunstfehler vorgeworfen werden kann. Er überlässt nun der so betroffenen Familie sein eigenes Töchterlein. Eines Abends sitzt er mit seiner Gattin, die sich ob des Verlustes ihrer beiden Kinder grämt, zu Hause. Auf einmal klopf es an der Tür und als er aufmacht, ruft ihm der späte Besucher zu: « Kommen Sie rasch, Doktor, meine Frau ist plötzlich schwer erkrankt! » Dem Arzte stürzen die Tränen aus den Augen, er wendet sich zu seiner Frau und flüstert ihr in Ohr: « Dieser Mann hier ist gewiss in Dich verliebt!... »

Ein Mann, dessen Beruf ihn oft und lange vom Hause fernhält, hat einen faulen Sohn, welcher nichts anderes als das Spielen im Kopfe hat. Eines Tages kehrt er heim, hört die Klagen über seinen Jungen und beschliesst ihn auf radikale Weise zu bessern. Er sperrt ihn in seinem Zimmer ein und erklärt: « Du wirst die Stube während dreier Tage nicht verlassen. Auch Deine Mahlzeiten werden Dir durch das Fenster gereicht werden. Vielleicht wirst Du dann den Wert der Bücher erkennen. » Nach Ablauf der gestreckten Frist befreit der Vater den Knaben aus dieser Gefangenschaft und fragt ihn, ob er etwas von den vielen Büchern in seinem Zimmer profitiert habe. « Ja », antwortet eifrig der Junge, « ich habe erst während dieser dreier Tage aufmerksam die Bücher durchgesehen, aber etwas ist mir ganz klar geworden! » « Ja, was denn? » staunt lachend der Vater. « Ja », sagt der Junge, « bisher hatte ich angenommen, jedes Buch sei mit dem Pinsel geschrieben; nun aber weiss ich, dass jedes einzelne Blatt gedruckt ist; das ist doch gewiss sehr bemerkenswert. »

Zur Zeit der Mandschus gelangte ein, sonst in der Provinz lebender Bettler in die Hauptstadt, wo er sich eine Zeitlang aufhielt. Heimgekehrt rühmte er sich vor seinen Berufsgenossen, den Kaiser gesehen zu haben. « Wie ist die Majestät denn gekleidet? » fragte ein Neugieriger. Der Bettler antwortete: « Grossartig ist unser Herrscher angezogen; sein Hut besteht aus einem einzigen weissen zurechtgehauten Block Jade; sein Körper ist von einem mit Drachen verzierten Kleide aus purem Golde bedeckt. » « Wenn er so schwere Sachen auf dem Leibe trägt », wandte der andere Bettler zweifelnd und bedenklich ein, « wie kann er sich da verbeugen, wenn er einen Gruss erwidern will? » « Du bist wie ein unerfahrenes Kind! » antwortete der Erste, « Er ist doch ein grossmächtiger Kaiser! Was hat er es da auch nötig, auf einem Gruss zu erwidern? »

Eine Bauersfrau hatte einem Nachbarn ein Schaf gestohlen und dasselbe unter ihrem Bette versteckt. Ihrem geistig nicht sonderlich aufgeweckten Sohne gebot sie das strengste Stillschweigen in dieser Sache. Kurze Zeit darauf stand sie mit dem Sohne vor der Haustüre. Der Mann, dem das Schaf abhanden gekommen war, kam gerade, von Bekannten begleitet, laut schimpfend und seinen Verlust beklagend, vorüber. Der Junge hörte das und rief ihm zu: « Meine Mutter hat das Schaf nicht gesehen. » Die Mutter warf dem Sohne einen bösen, strafenden Blick zu. Da wies derselbe mit dem Finger auf sie und sagte, zum Nachbarn gewendet: « Schauen Sie mal! » Sie können sich gar nicht vorstellen, wie sehr die Augen, welche meine Mutter jetzt macht, denen des Schafs ähnlich sind, das unter ihrem Bette liegt. »

Zwei Brüder waren eines Tages bei einer allen neumodischen Sitten und Genüssen wohlgenegten Familie zu Tisch geladen. Zuerst wurde vor jeden der Gäste eine Tasse Chokolade gestellt. Der Jüngere der Brüder, der sehr dumm war und ausserdem nur sehr geringe Lebenserfahrung hatte, fragte den Anderen: « Was ist denn das für eine Sache? » Dieser

schämte sich der Unwissenheit und Einfalt des Bruders und sagte unwillig: « Tsuen-sai » (dummer Kerl) ». Nach einer Weile setzte das Hausmädchen jedem der Speisenden ein Glas Liqueur vor. Abermals fragte der Jüngere der Brüder, was das für ein Ding wäre und wieder rief der Aeltere aus « Tsuen-sai ». Beim Heimwege erklärte der jüngere Bruder: « Weissst Du, der erste « Tsuen-sai », der ging noch an, er war wenigstens süss, aber der zweite « Tsuen-sai » war zu scharf und hat mir nicht geschmeckt. »

In der Hauptstadt Chinas pflegt man grossmäulige Aufschneider und Prahlhänse mit dem Spitznamen « Pang » zu bezeichnen.

Einst gab es zwei besonders berühmte Vertreter dieses Menschentyps: der eine, welcher östlich von der Stadt wohnte, wurde der « grosse », der andere, der in der westlichen Umgebung derselben lebte, der « Kleine Pang » genannt.

Eines Tages besuchte der Kleine den Grossen, in der Absicht, diesen auf die Probe zu stellen. « Du heisst freilich der grosse Pang », brummte er, « aber ich frage mich, ob es wirklich mit Deiner Kunst so weit her ist. Was mich anbelangt, bin ich nicht geneigt Deine Ueberlegenheit anzuerkennen, es sei denn, es gelingt Dir, mit einem Tiger fertig zu werden. Freilich solltest Du das imstande sein, würde ich mich willig zu Dir in die Lehre begeben. » « Wenn's weiter nichts ist », antwortete der Grosse, « für einen « Pang » wie mich ist das eine Kleinigkeit! Wir wollen durch die Wälder ziehen. Deine Sache wird es sein, einen Tiger ausfindig zu machen. » So begaben sich die Beiden auf den Weg und gelangten schliesslich an eine einsame Waldesstelle, wo sich im Felsen eine Höhle auftat. « Wir sind am Ziele », erklärte der kleine Pang, « denn diesen Ort suchen häufig Tiger und Leoparden auf. Wenn Du nichts dagegen hast, werde ich dort auf dem Abhang Platz nehmen und Deine Unterredung mit dem wohl bald hier erscheinenden Raubtier beobachten. » Dem grossen Pang war es recht und er setzte sich in ruhiger Erwartung unter einen Baum. Es dauerte nicht lange und ein gewaltiger Tiger kam brüllend herbeigesprungen. Unser Held ergriff eine grosse Weidenrute, die er eben von einem Baume abgeschnitten hatte, blickte auf den Feind und sagte mit vernehmlicher Stimme: « Soeben habe ich einen Leoparden zum Frühstück verspeist, dann habe ich noch einen Tiger dazu gegessen. Das Unglück ist nur, dass mir so einige Fleischstücke zwischen den Zähnen stecken geblieben sind, da bleibt mir nichts übrig, als diese Weidenrute als Zahnstocher zu gebrauchen. » Als der Tiger diese Worte hörte, packte ihn das Entsetzen und er lief eilig heimwärts. Auf dem Wege traf er einen Affen, dem er von dem schlimmen Manne erzählte, der sich mit einem mächtigen Stocke die Zähne putzte und er leugnete auch nicht, dass er befürchtet hatte, von diesem aufgefressen zu werden. « Du bist allzu kleinnützig », meinte der Affe, « was mich anbelangt, bin ich gerne bereit, mit Dir zum Orte Deines Schreckens zurückzukehren und mir den Mann von der Nähe anzusehen. » « Das kann nur geschehen, wenn ich sicher bin, dass Du nicht ausreisst », erwiederte der Tiger, « Du musst Dich also auf meinen Rücken setzen. »

Der Affe willigte ein, liess sich auf den Rücken seines gefährlichen Genossen nieder und die Zwei näherten sich dem grossen Pang. Als dieser sie erblickte, donnerte er den Affen an: « So ein verlogener Affe! Als ich Dich gestern auffressen wollte und Du mich so sehr anflehtest, Dein Leben zu schonen, habe ich Deinen Bitten Folge gegeben, weil Du Dich anheischig machtest, mir heute zum Frühstück zwei Tiger und zwei Leoparden zu bringen. Und nun hast Du Dich heute morgen überhaupt nicht blicken lassen und jetzt ist diese magere Wildkatze auf der Du sitzt, Alles was Du mir bringst, Da hört sich doch Alles auf! » Der Tiger sprach zu sich: « Ach schlimm, schlimm! Der Affe da hat mich verraten », und lief in rasender Eile fort. Bei diesem Lauf spaltete ein scharfer Baumast den armen Affen entzwei. Als der Tiger endlich seine Höhle erreichte und sich besinnen konnte, bemerkte er, dass sich nur mehr der halbe Körper seines Weggenossen auf seinem Rücken befand. Anfangs erschrak er, endlich aber brüllte er erleichtert: « Wie gut, dass ich so schnell gelaufen bin! So ist mir wenigstens noch ein halber Affe geblieben. Andernfalls, hätte mir das Ungeheuer mit dem Weidenrutenzahnstocher den ganzen gestohlen! »

L'EVENTAIL AUX FLEURS DE PÊCHER

Par KOUNG CHANG-JEN (Epoque de l'Empereur Kangshi) (suite)

Chapitre XX

Le général Gao, en décidant de marcher vers le sud, avait l'intention d'occuper les provinces du Kiang-sou et du Tche-kiang et de s'en servir comme base de ses opérations, mais il n'avait pas tenu compte du fait que le gouverneur Tcheng-Chuan, homme énergique et capable, avait bloqué les passages du Jang-tse, y avait organisé une défense solide et ne permettait à personne de franchir le fleuve. Par conséquent, son hardie entreprise échoua et il dut se replier sur son point de départ, sur Jang-tchou. Là, une mauvaise nouvelle l'attendait : ses implacables ennemis, les trois autres généraux, avaient renforcé leurs troupes, venaient à sa rencontre et avaient déjà avancé jusqu'à Gao-You. C'est alors qu'il comprit combien sa position était périlleuse, car aussi bien la route menant vers le sud, que celle conduisant vers le nord lui étaient désormais barrées. Le seul homme qui pût le sauver, était le maréchal offensé, et quelle que fût la honte que pareille démarche impliquât, il résolut d'invoquer son pardon.

Entre temps, celui-ci avait été renseigné par Ho sur la tentative de rébellion de la part de Gao, et il en avait conçu le chagrin le plus amer ; car, vu l'indiscipline incorrigible des officiers supérieurs, il comprit que, malgré l'utile collaboration de Mr. Ho, il ne pourrait plus être question d'écraser les bandits mandchous.

Un jour le maréchal dit à son adjudant : « Cher Ho, vous avez vu, de vos propres yeux, que M. Gao est parti sans prendre congé et que les autres généraux se refusent également d'exécuter nos ordres. Quant aux troupes que j'ai sous les mains, elles ne sont pas assez nombreuses. Dans ces conditions, nous ne pourrions à la longue nous maintenir dans le nord et nous courrons bientôt les plus grands dangers. »

« Rassurez-vous, mon maréchal ! » répondit Ho, « je viens d'apprendre que M. le gouverneur Tcheng-Chouan, en prenant les mesures les plus efficaces, l'a arrêté au Yang-tse et l'a obligé à revenir sur Yang-tchou. »

« Et quelles nouvelles avez-vous des autres trois généraux ? » « Il est venu à ma connaissance que, dans l'intention de livrer bataille à Gao, ils ont poussé leurs troupes jusqu'à Gao-You. » « Voilà qui est encore plus terrible ! » exclama le pauvre Sse, « Qui aurait supposé que la dynastie Ming, qui pendant trois siècles a régné glorieusement sur la Chine, doive périr ainsi ! Ma loyauté a beau être totale : quand les cieux veulent s'effondrer, comment les en empêcherais-je ? Et que puis-je entreprendre contre les généraux en révolte ? Ma propre armée est si petite, qu'elle aura toute la peine du monde à se défendre ; comment pourrait-elle attaquer tous les autres ? » Un silence douloureux suivit ces paroles. Tout à coup, les deux entendent le roulement du tambour : il annonce le retour de Gao. Sse permet à ce dernier de se présenter devant lui. Aussitôt entré, le général, habituellement si orgueilleux, se prosterne. « Moi, le stupide Gao-tche, j'ai quitté mon maréchal sans avoir obtenu sa permission. J'ai dix mille fois mérité la mort. Et pourtant j'espère que mon chef aura pitié de moi et excusera ma sottise. » Sse répondit avec sévérité : « Antérieurement, tu as fait partie de la bande des brigands ; tu es ensuite venu vers nous. L'empereur ne t'a non seulement pardonné, il t'a aussi comblé de ses grâces en t'accordant des titres de noblesse. Pareille bonté ne se rencontre pas deux fois au monde ! Et pour une parole qui n'a pas l'heur de te plaire, tu te révoltes ! Et si tu reviens maintenant vers moi et si tu invoques mon pardon, je sais bien quelle est la cause de cette nouvelle attitude. C'est que tu ne peux ni pénétrer dans le sud, ni même te maintenir dans tes positions anciennes. Et tu te crois un homme de valeur, alors que tu n'es qu'une girouette ! C'est honteux et mon devoir serait de t'appliquer la loi militaire dans toute sa rigueur. Pourtant en égard au danger que court la patrie, je veux tenir compte de ton repentir. Provisoirement, tu es donc libre ! » Gao, au lieu de se relever, resta dans son humble attitude. « Que désires-tu encore ? » l'interrogea Sse. « Mes trois adversaires savent que je suis revenu et avancent leurs soldats comme moi. Malgré tout mon courage, je ne pourrai pas tenir tête à trois armées. Sauvez-moi, mon maréchal, je vous en supplie. » Le maréchal garda le silence. Gao se tourna alors vers Ho et le pria d'intervenir en sa faveur. Ho répliqua sèchement qu'au fond il n'avait qu'à s'en prendre à lui-même de ce qui arrivait. Tout cela n'était que la suite de son attitude arrogante à l'égard des autres généraux. « Ho a raison », ajouta Sse : « Comment veux-tu que dans ma situation actuelle si précaire je te tire d'affaire ? Parce que tu manques d'intelligence, tu n'as pas compris que, de provoquer des querelles aussi sérieuses pour une question de préséance, était le comble de la folie. Arrange-toi avec tes adversaires comme tu voudras ! » « Si M. le maréchal refuse de sauver son stupide serviteur », affirma Gao, « il se brisera la tête contre la paroi que voici ; jamais il ne fléchira le genou devant ses rivaux. » Sse se mit à rire : « Tiens, je ne reconnais plus le héros de la colline Wang-King-Pa. Alors, tu faisais le fier. Pourquoi te montres-tu maintenant si humble ? » « En ce moment-là », répondit le général, « j'étais dans mon quartier général, j'occupais une position préparée d'avance et j'avais la supériorité du nombre pour moi. A présent ma situation est

bien différente. Voilà pourquoi je me désespère. » « Il me vient une idée », déclara finalement Ho, « mais je présume que vous désobéirez encore cette fois-ci. » Gao protesta vivement : « Pourvu qu'on n'exige pas que je m'humilie devant les trois autres généraux, je ferai tout ce qu'on me demande. » « Eh bien », expliqua l'adjudant, « le brigand mandchou continue son avance vers le sud et s'appête à forcer le passage du Houang-ho. Le général Hsu-ting-kouo prévoit qu'il ne pourra pas tenir et demande avec insistance des secours. Le maréchal à tous ces jours-ci examiné la possibilité de lui envoyer des troupes. Puisque vous êtes venu, il peut agir. Profitez de l'occasion de vous réhabiliter, conduisez vos soldats à Kai-lo*, occupez toute la ligne et collaborez avec Hsu-ting-kouo ! Pareille attitude vous assurerait la gloire à l'avenir et la sécurité dans votre situation actuelle. Une fois que vos ennemis sauront que vous êtes parti, ils ne pourront alléguer aucune justification pour venir ici. » Gao réfléchit longtemps et dit enfin : « La chose est à voir. Je me déciderai plus tard. » A peine eut-il proféré ces paroles qu'une rumeur provenant de troupes en marche se fit entendre

dehors. Un messager se présenta et déclara, au nom des trois généraux, qu'ils étaient venus pour en finir avec Gao. Celui-ci se tourna anxieusement vers le maréchal, l'assurant qu'il exécuterait tous ses ordres. « Eh bien », dit Sse, « prends cet ordre de marche ! Tu partiras tout à l'heure. » Le messager, par contre, fut chargé de lire aux généraux et aux troupes la déclaration suivante : « Le général Gao a commis une faute en usant de mauvais procédés à l'égard de ses collègues et aurait mérité les rigueurs de la loi militaire. En considération, cependant, du fait que le pays est en danger, et que Gao est prêt à servir l'empereur, je demande qu'on lui pardonne. En guise de punition, je l'envoie à Kai-lo et je lui impose la tâche de couvrir les passages du Houang-ho ; ce faisant, il aura l'occasion de se racheter. Moi-même, j'abandonnerai Jang-chou. Je prie les généraux d'oublier leurs querelles et de ne penser qu'au salut commun. Que chacun, en attendant mes ordres ultérieurs, reste sur la position qui lui a été assignée. » Pendant que le courrier s'acquittait de sa mission, Sse dit à Gao : « Vous voyez, mon cher Gao, combien de malheurs cause votre humeur intraitable. Je vous mets, pour la dernière fois, en garde et je vous conjure de réfléchir, désormais, avant d'agir et d'envisager toutes les suites que vos actes pourront comporter ! Evitez la moindre querelle avec le général Hsu qui n'est pas non plus commode et qui ne se laissera pas faire ! Vous connaissez le proverbe : « On se gare facilement d'une arme qu'on aperçoit, mais on n'échappe pas à la flèche invisible. » « Donc, soyez prudent ! » Gao se retira. Puis Sse se tourna vers Ho : « La tâche de défendre la région autour du Houang-Ho est de la plus haute importance. Gao est d'une vaillance à toute épreuve, mais il manque de prudence et il devrait être conseillé par un homme pondéré. S'il commet une faute, c'est moi qui en portera la responsabilité. Voilà pourquoi je reste soucieux. Cependant il me vient une idée. Je me souviens que votre pays natal est le Honan, où Gao doit se rendre, et je sais que depuis longtemps vous aimeriez le revoir. L'occasion est toute trouvée, accompagnez le général et ainsi tout s'arrangera à satisfaction ! » Ho accepta cette solution de grand cœur, remercia son chef et rentra

en hâte chez lui pour emballer le nécessaire ; ensuite, ensemble avec Gao, il prit congé de Sse. En sortant, Gao dit à Ho : « J'entends toujours le cliquetis des armes et le roulement du tambour. Je suppose que les autres généraux se trouvent encore près d'ici et que le danger continue à subsister. » « Rassurez-vous ! » répliqua son compagnon, « il n'y a plus rien à craindre, puisqu'ils savent que nous nous dirigeons vers le nord et qu'eux, ils seront tenus à partir par l'est. Nous ne les rencontrerons point. Leur courroux, d'ailleurs, s'est sans doute relâché. » Le départ de leur armée eut, en effet, lieu sans incident. Gao et Ho ne se séparèrent pas pendant la marche des troupes, mais chacun d'eux se livra à des pensées et à des réflexions bien différentes. Ho était transporté à l'idée de revoir son pays et sa mère, dont il était, à cause des événements dans le nord, depuis longtemps sans nouvelles. Gao se rongea le cœur en songeant que, peu de temps avant, il avait été, pour ainsi dire, un homme indépendant et qu'il avait occupé une province opulente, alors que maintenant il lui faudrait guerroyer dans une région pauvre, offrant peu de ressources. Bien à contre-cœur il abandonnait Yang-tchou.

C'étaient les années tristes de la Chine, c'était l'époque où une glorieuse dynastie s'écroula sous les coups portés par l'invasion étrangère, c'était le temps où une large partie de la population en fuite traînait sur les routes à la recherche d'un asile ; le temps où les membres d'une même famille erraient séparés, ignorant le sort les uns des autres, ne sachant jamais s'ils pourraient se rejoindre, — temps de misère indescriptible. —

Une soirée d'été, un soleil rouge embrase le ciel et descend lentement vers l'horizon. Un monsieur âgé, en qui on reconnaissait à première vue

* Sur la ligne de Kai-lo se trouvent les villes de Kai-fong et de Lo-Yang (chef-lieu de la province du Houan).

*Un esprit hardi anime la jeunesse scolaire
A daring spirit causes the school-children
to action*



Groupe d'enfants de Hangchow formé en dehors de toute intervention des adultes (le plus âgé des dix enfants a 14 ans) se rendant à Changhaï (7 h. de chemin de fer) où il fut reçu par des camarades. En première ligne : les enfants de Hangchow ; derrière : les petits amis de Shanghai.

Group of children from Hangchow (the oldest of the ten is 14 years old) formed without any assistance of grown-up persons) ; paid a visit to Shanghai (7 hours journey by railroad), where they were welcomed by Shanghai comrades. In front : the Hangchow children ; behind : their little Shanghai comrades.

Kindergruppe aus Hangchow, die sich ohne jede Beihilfe Erwachsener gebildet hat (das älteste der Kinder ist 14 Jahre alt) ; begab sich zu Besuch nach Shanghai (7 stündige Eisenbahnfahrt), wo sie von einer Shanghai-Gruppe empfangen wurde. Vorne : Die Kinder von Hangchow ; rückwärts : ihre kleinen Shanghai-Freunde.



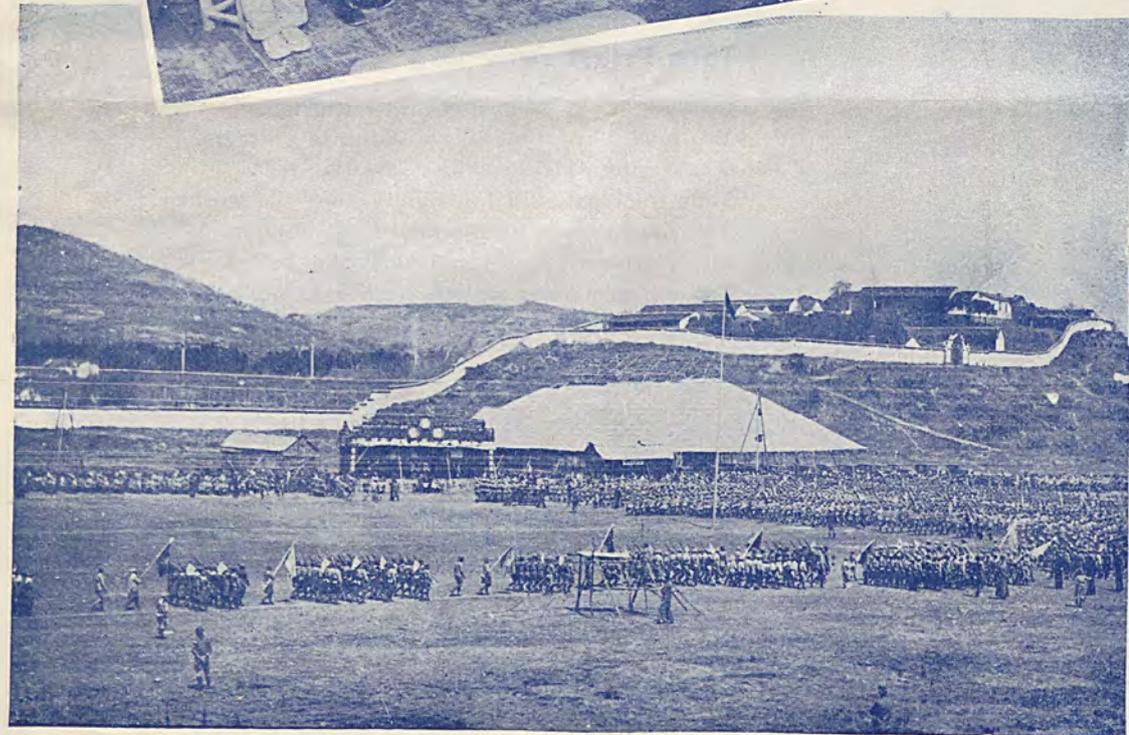
Exercices militaires volontairement pratiqués par les enfants en l'honneur de la mémoire du célèbre général Ho-Fei (1087-1126) (un groupe de Hangchow).
 Military exercises voluntarily practised by children in honour of the famous general Ho-Fei's (1087-1126) memory (a Hangchow-group).
 Freiwillige militärische Uebungen von Kindern zur Ehrung des Gedächtnisses des berühmten Generals Ho-Fei (1087-1126) durch eine Hangchow-Gruppe.



Exercices de gymnastique chinoise.
 Training in Chinese gymnastics.
 Nationalgymnastische Uebungen.



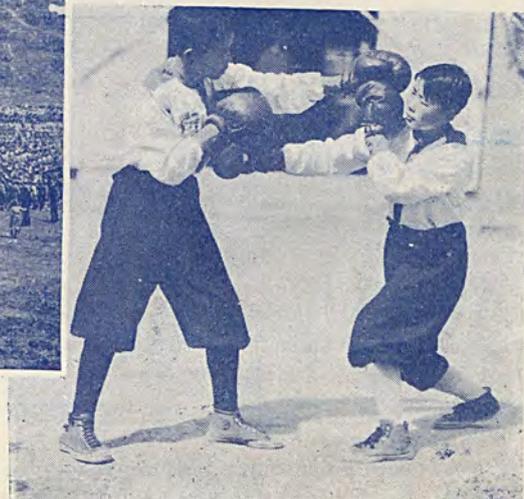
Les petits s'intéressent vivement aux instruments de musique occidentaux. Enfants d'une école de Nankin ayant formé un orchestre.
 The little ones are deeply interested in Occidental musical instruments. Children of a Nanking school having formed a band.
 Die Kleinen zeigen für abendländische Musikinstrumente ein reges Interesse. Hier sieht man Nankinger Kinder, die ein Orchester gebildet haben.



Rassemblement des éclaireurs de la province Tche-kiang à Hangchow (la capitale du Tche-kiang).
 Meeting of the boyscouts of Tche-kiang province in the capital Hangchow.
 Zusammentreffen der Pfadfinder der Provinz Tche-kiang in der Hauptstadt Hangchow.

*Ein frischer Geist
regt sich
in der Schuljugend*

The children are also very partial to boxing.
 Die Kinder betreiben auch das Boxen eifrig.
 Les enfants s'adonnent aussi avec ardeur à la boxe



L'ÉVENTAIL AUX FLEURS DE PÊCHER (suite)

le mandarin, avançait péniblement le long de la grande route. Ses cheveux étaient déjà tout blancs. Il portait un habit de toile, il avait la tête entourée d'un drap blanc et ses épaules étaient chargées d'un sac. Les larmes ne cessaient de tomber sur ses joues émaciées.

Alors qu'en proie aux méditations les plus douloureuses, il arrive à un croisement de routes dont une se dirige vers Nankin, il est rejoint par deux autres voyageurs, chargés de sacs lourds, dans lesquels ils transportent les effets nécessaires à un long déplacement. Ils ont l'air pressés : l'un des deux a la démarche caractéristique du montagnard, dans la personne de l'autre, on reconnaît le marchand. S'étant rencontrés par hasard, allant tous les deux à Nankin, ils ont décidé de faire route commune, car par les temps qui courent, il vaut toujours mieux être en nombre.

Aussi ne sont-ils pas peu étonnés de voir sur la grande route un vieillard voyageant seul. Remarquant le désespoir du vénérable personnage, ils lui demandent s'il n'a pas perdu son chemin. Celui-ci fait un geste de dénégation : « Non, non, je m'oriente ici parfaitement. Je viens de Pékin ; en passant par le Honan, je suis tombé sur les troupes du général Gao-tche, qui m'ont inspiré les craintes les plus légitimes ; heureusement, j'ai réussi à leur échapper en traversant le Yang-tse ; partout, j'ai rencontré des fuyards, des victimes du pillage, partout des pauvres malheureux qui, ayant perdu tout leur bien, errent à travers la campagne jadis si fertile et prospère, maintenant ravagée et déserte. C'est cette misère sans nom qui me fait verser tant de larmes. » « Vous venez donc de Pékin ? » dit celui qui avait l'air d'un marchand, « mon compagnon et moi, nous nous intéressons vivement à ce qui se passe là-bas. Nous vous serions infiniment obligés, si vous vouliez nous raconter tout ce que vous savez à ce sujet. Nous vous proposons donc de rester avec nous ; nous chercherons ensemble un gîte, puis nous pourrions bavarder. » « J'accepte volontiers », répondit le vieux, « car, en effet, il se fait tard, et je suis déjà bien fatigué. »

Les trois n'eurent qu'à avancer un demi « li » avant d'arriver à un petit village, et d'y trouver une auberge. Ils y entrèrent et mirent leurs sacs de touriste à terre. L'aubergiste demanda, si ces messieurs voulaient souper. « Nous n'avons pas besoin de victuailles », répliqua le montagnard, « j'en ai apporté ; voici des fèves et des concombres que je préparerai pour nous trois, mais apportez-nous une bouteille de vin pour arroser le repas. Elle nous déliera la langue et nous permettra de passer quelques heures moins tristes. » « Votre bonté exagérée me confond », objecta le vieux. « Ne remerciez pas », dit le marchand, « car nous croyons à la vérité du dicton : « Entre les quatre mers tous les hommes sont frères. » Une fois que la première bouteille sera vidée, je me charge de commander une deuxième pour faire honneur à la compagnie. »

Ils s'attablèrent donc et se mirent à manger et à boire. Le vieillard prit la parole : « Je ne connais pas encore les noms respectables de ceux avec qui j'ai l'honneur de partager le repas. Vous m'avez dit que, comme moi, vous vous rendiez à Nankin. Est-il permis de vous demander le but de votre voyage ? » Celui à l'air montagnard répondit : « Le nom de ma famille est Lang, mon prénom In, on m'appelle aussi Tien-Hsou*. Je suis peintre et j'habite près du Si-Hou** ; je me rend à Nankin pour y rencontrer des amis. » L'autre dit à son tour : « Le nom de ma famille est Tsai et mon prénom Y-ssou ; depuis plusieurs générations les miens

exercent le métier de libraires à Nankin ; actuellement, je viens de Chang-pou où j'ai encaissé des factures. Et vous, Monsieur, qu'allez-vous faire dans la capitale ? On a l'impression que ce sont des affaires urgentes qui vous appellent là-bas. » « Vous ne vous trompez pas, » dit le vieux, « Mon nom de famille est Chang, mon prénom Ouei, je suis un Tching-I-Wei-Tang* de Pékin. » « Vous êtes donc un mandarin supérieur », s'exclama le marchand, « je vous demande mille fois pardon pour avoir manqué de politesse envers vous. » « Et pourquoi vous dirigez-vous maintenant vers le sud ? » questionna le peintre. M. Chang répondit : « Le 19 mars, les bandits mandchous ont pris Pékin et notre empereur Tsoun-Tsen s'est ôté la vie sur le Mei-ssan (« Montagne du charbon »), l'impératrice a fait de même. J'arrivai alors justement de la muraille et je trouvai les cadavres de nos souverains ; aidé de mes hommes, je les ai transportés à Toung-Houa-Men : là, nous nous sommes procuré des cercueils et nous y avons mis les corps ; j'étais bien le seul qui s'en occupât. » « Et que faisiez pendant ce temps les autres grands fonctionnaires militaires et civils ? » demanda le peintre. M. Chang-wei soupira : « Je n'en ai aperçu aucun ; c'était le moment où les bandits leur donnaient la chasse afin de leur extorquer de l'or ; moi aussi j'étais pendant un certain temps entre leurs mains. Ils m'ont retenu prisonnier et ils m'ont fouetté. Ils ne m'ont relâché qu'une fois que je leur avais abandonné toute ma fortune. Pour ce qui est de mes collègues, une partie d'entre eux s'est enfuie, d'autres sont captifs et beaucoup se tiennent cachés, certains ont été tués et il y en a qui se sont donné la mort pour partager le sort de notre empereur ; il y a même des familles entières de mandarins qui n'ont pas voulu lui survivre. » « Quelle conduite admirable ! » s'écria Tien-Hsou, « on ne saurait trop honorer la mémoire de ces fidèles serviteurs. » « Hélas ! » reprit Chang, « il y a aussi de nombreux mandarins dont la conduite a été fort différente, qui ont passé du côté des usurpateurs et qui, désireux d'être employés par eux, sont même allés jusqu'à les féliciter de leurs exploits. » Le libraire frappa du poing sur la table. « Cette canaille mérite d'être exterminée ! » Le vieillard fondit en larmes. « Quel aspect lamentable, quand les cercueils de nos bien-aimés souverains étaient placés au bord de la route et que personne ne prit soin d'eux ! » Alors Tien-Hsou et Tsai-I-ssou mêlèrent leurs larmes à celles de Chang qui continua : « Les cercueils sont restés ainsi exposés jusqu'au 3 avril ; nous avons alors réussi à les enfouir dans des tombes provisoires après que nous les eûmes transportés à Tsang-Pin-tchou et après que M. Tchao eut recueilli auprès de la population de cette région la misère de 300.000 cents. Nous sommes restés sur place et nous avons gardé les tombes en priant jour et nuit. Tout ce temps, nous avons vécu dans l'appréhension d'une attaque de la part des maraudeurs. Finalement, au début du mois de mai, les troupes ennemies régulières sont arrivées. A force d'exécutions en masse, elles ont rétabli l'ordre dans la région. D'autre part, elles se sont emparées du reste de la fortune impériale et l'ont employée pour faire aux souverains défunts des funérailles officielles. Pour finir, l'empereur et son épouse reposent auprès de leurs augustes aïeux. C'est moi qui ai composé une épitaphe pour eux. Ensuite, ne pouvant prolonger mon séjour là-bas, je me suis mis en route et je me propose de renseigner la cour de Nankin sur les événements auxquels je me suis trouvé mêlé ! »

(A suivre.)

* Officier de la garde.



Coupe libatoire en corne sculptée (Emp. Kienlong, Dyn. Tsing)

An Autumn Night

The Milky Way is shining as bright as pearly frost.
The water-lilies fragrance in northern winds is lost.
Beside a lonely lamp she weaves, and hides her love away.
Her tears she wipes to note how slow the clock drips out the day.
The moonlit clouds are floating like mist before the eaves.
The wild goose flaps, as cawing the crow his roosting leaves.
Ah ! what young wife is working a love bird on her loom ?
An inlaid silken screen conceals her inner sleeping room.
Beside the lucent window she hears the falling leaves.
Alas for her whose solitude a lover's absence grieves !

CH' IEN CH' I

(8th century, epoch of the T'ang)

To a Priest returning to Japan

By Fate to our great city hither whirled,
You must have come like walking in a dream.
O'er oceans wide the skies as floating seem.
Your Buddhist skiff full lightly quits the world.
Your meditations moons and seas did share ;
And wave-born monsters heard your bell of prayer.
But yet, alas ! o'er endless leagues at night
How lone your one small lantern in your sight !

Wang Shan Village

Wang Shan Village
Within this gorge what lovely rocks and streams !
Each dweller here as plunged in Nature seems.
Small look the flocks descending from the hills.
Through misty clouds the veiled sunlight beams.
One path skirts round this verdant gully's side.
Some scattered homes in shading bamboos hide.
Bids evening's shower a semibow farewell.
Some fleeing birds, hawk-scared, dare not abide.
The eye, where'er it roams, delight again.
These beautiful woods my parting steps retain.
When thinking how the cares of office bind,
For freedom lost my artist's soul must plain.

Quand le printemps fait son apparition en Chine

When spring comes forth in China

Wenn sich der Lenz in China einstellt



C'est surtout à cette saison que les enfants lancent leurs cerf-volants (confectionnés de soie ou de papier peint aux formes les plus diverses). Le soir, ils placent deux petits lampions à l'intérieur de ces jouets qui sont charmants à regarder dans leur vol.

The children fly their kites chiefly during this season. These playthings are made of silk or of coloured paper and assume the most varied shapes. In the evening little lampions use to be placed inside; then the flying kites are charming to look at.

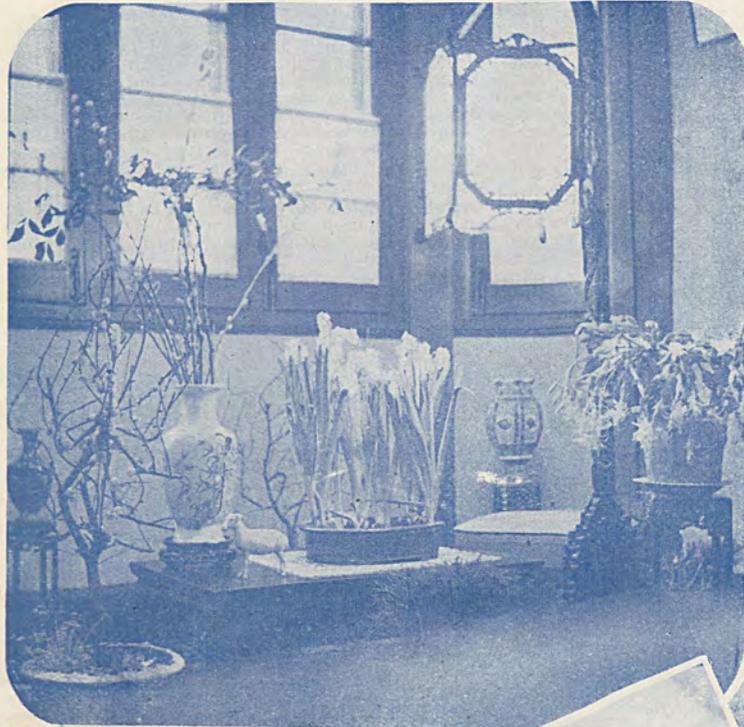
In dieser Jahreszeit lieben es die Kinder am meisten, ihre Drachen steigen zu lassen. Dies sind aus Seide oder Buntpapier verfertigt und erhalten die verschiedensten Formen. Am Abend werden kleine Lampions im Innern der Drachen angebracht, deren Flug dann einen besonders reizvollen Anblick gewährt.



Le soleil printanier luit à travers les vitraux des temples, ornés de figures de bronze sculptées.

The vernal sun is shining through the window-panes of the temples adorned with cut bronze-figures.

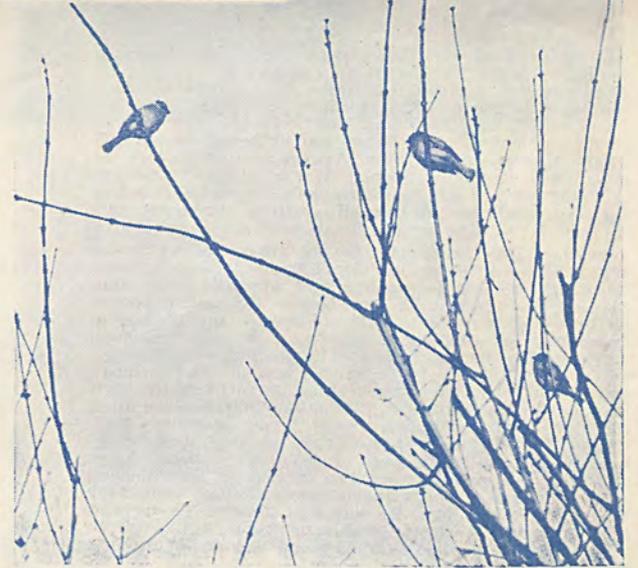
Die Frühlingssonne leuchtet durch die mit geschnitzten Bronzefiguren gezierten Tempelfenster.



Il s'agit de saluer le printemps et chaque maison, même la plus humble, s'orne de fleurs.

Spring is to be welcomed; so even the poorest house is decorated with flowers.

Es geht darum, den Frühling zu begrüßen, daher schmückt sich jedes Haus, selbst das bescheidenste, mit Blumen.



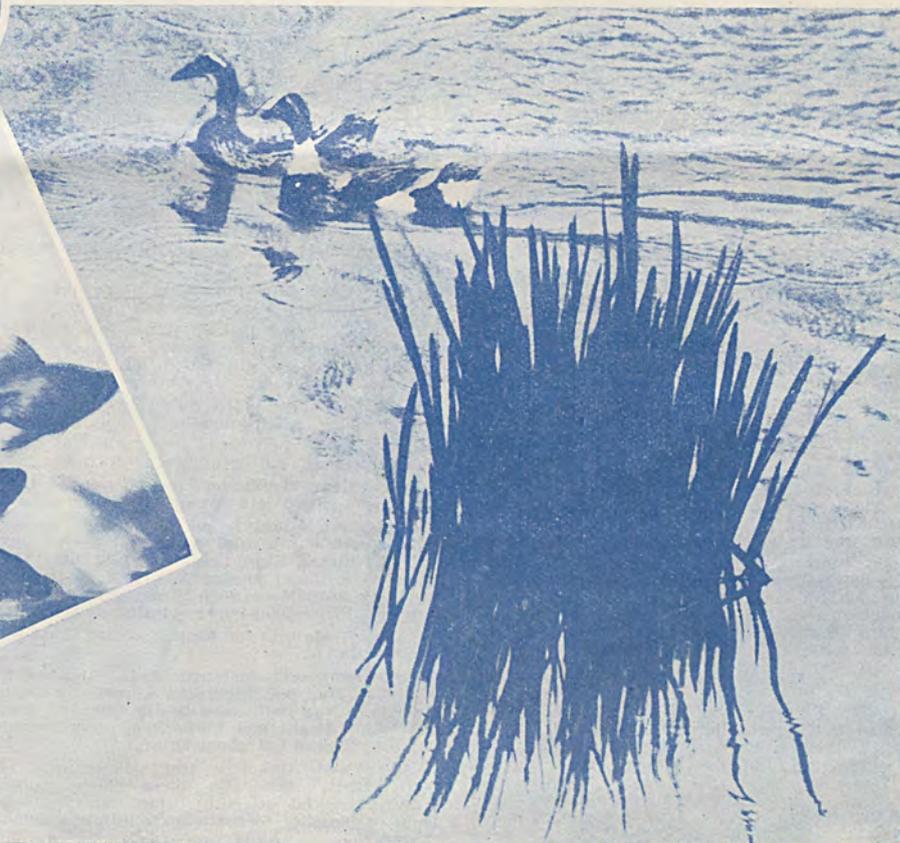
Perchés sur les cimes des arbres, les oiseaux le saluent.

Perching on the tops of the trees the birds welcome it.

Von den Baumwipfeln her begrüßen ihn die Vögel.



Les poissons dorés prennent gaiement leurs ébats.
The gold-fishes are merrily swimming to and fro.
Die Goldfische tummeln sich lustig.



L'eau s'est réchauffée; les canards se font voir.
The water has warmed; the ducks are coming up.
Das Wasser hat sich erwärmt; die Entlein kommen zum Vorschein.

CHINA

ERSTER TEIL

(Fortsetzung)

Einzig und allein Gärtner « Kao-pu-li » * nimmt sich fleissig der Bäume seines Gartens an. Mit seinen Geräten geht er von Baum zu Baum, schneidet, pflöpft, stützt schwache Zweige, beseitigt schädliche Insekten. Zuweilen bleibt er stehen, berührt die Bäume mit liebevoller Hand, betrachtet sie und sucht auch wohl die ungefähre Zahl der Früchte zu errechnen, mit denen die Fülle des Herbstes sie segnen soll; in seiner fürsorglichen Mühewal erinnert er an einen reichen, alten Herrn, der auf den Sohn und Erben hofft.

Aber dort steht das Haus der reichen Familie Liu. Es ist fest verrammelt und von der Aussenwelt abgeschlossen. Ein herumstreifender Hund macht an der Liu'schen Gartentüre Halt und lässt Wasser. —

Sucht ein gutherziger Wohltäter, eine arme, kinderreiche Familie auf, so lassen Frauen und Männer ihre weinenden, klagenden Stimmen vernehmen, die ihn rühren sollen. Für diese Aermsten, gleicht er dem Frühlingsregen, den das Erdreich als seine einzige Hoffnung erwartet.

« Samenkörner, wo in aller Welt können wir Samenkörner bekommen? » fragt Einer.

« Welch ein Regenwetter! » ist das allgemeine Dorfgespräch.

« Wisst ihr, der Mandarin wird doch kommen! »

« Ja, Samenkörner! Was mich betrifft, habe ich schon mein letztes Kleid ins Pfandhaus getragen; mit den 2½ cents, die ich dafür erhielt, habe ich welche gekauft. Die sind aber so flach, dass sie zu nichts taugen. »

« Warten wir auf den Mandarin, er wird kommen und wir dürfen nicht versäumen ihn kennen zu lernen! »

xxx

« Lieber Onkel, hast Du gehört, der grosse Mandarin kommt in unser Dorf », sagte Tschun-hai, der an den Kang gelehnt dasteht. Er war in letzter Zeit sichtlich abgemagert. Der so Angesprochene, Da-hu-dse, hatte am Tage vorher mit Ting-shan und « Ho-örl » ** Karten gespielt und gewonnen. Daher war er gerade in vortrefflicher Stimmung. Als sein Neffe eintrat, sass er eben über dem historischen Werke « Gan-Tien-Ji-tse-lo » und war in die Schilderung des Kampfes zwischen der Tsu- und der Hu-Dynastie vertieft. Dennoch legte er, dem Kind zuliebe, das Buch sogleich beiseite.

Dabei ist zu sagen, dass es mit Da-hu-dse eigenartig zugeht. Er war eigentlich der Klügste in seiner Familie, aber er liebte niemanden und niemand liebte ihn. Als er zwei Jahre alt war, hatte ihn seine Mutter unvorsichtigerweise mit einem Hammer spielen lassen. Dabei war ein Unglück passiert und er hatte ein Auge verloren. Der heranwachsende Knabe hatte bald eingesehen, dass dieser Leidschaden seinem Ehegeiz enge Schranken setzte, dass er geringe Aussicht hatte, sich in den Wissenschaften auszuzeichnen und dass er auch für den kaufmännischen Beruf wenig geeignet war. Entmutigt brachte er hierauf ein halbes Menschenleben zwecklos hin. In den letzten zwei Jahren, hatte er jedoch infolge seiner raschen Intelligenz verschiedene kleine Erfolge davongetragen. Diese hatten ihm neue Hoffnungen eingeflösst. Er war nun besserer Laune und fing an, ernste Werke zu studieren, zumal ihm zu Ohren gekommen war, dass gerade eine seinen Wünschen günstige Reform des Prüfungssystems stattfand, welche auch ihm gestatten würde, sich wissenschaftlich, erfolgreich zu betätigen. Man konnte ihm seinen Ehrgeiz wirklich nicht verargen.

Da-hu-dse antwortete also lächelnd, indem er sich erhob.

« Ja, natürlich kommt der Mandarin zu uns; Du wirst sehen, das ist ein mächtiger Herr, der bequem in einer Sänfte sitzt, mit einem grossen Hut auf dem Kopf. »

« Onkel, schaut er genau so aus, wie die Mandarine, die man auf der Bühne zu sehen bekommt? »

« Oh, nein. Die auf der Bühne sind solche der alten Zeit; die jetzigen tragen ein grosses, goldgesticktes Abzeichen ihrer Würde auf der Brust; auf ihrem Hute stecken stattliche Pfauenfedern und auf der Spitze desselben ist eine farbige Kugel angenäht. »

Tschun-hai hat aufmerksam zugehört, guckt den Onkel ernst an und überlegt; aber wie so ein Mandarin in leibhafter Wirklichkeit aussieht, kann er sich doch nicht recht vorstellen.

Da-hu-dse geht zum Schrank, öffnet ihn und reicht dem Kinde ein Stück Kuchen. Gierig kauend fragt es: « Sitzt der Mandarin in genau einer solchen Sänfte, wie eine Braut bei der Hochzeit? »

« Nein, nein, » antwortet der Onkel, welcher sich inzwischen wieder auf den Kang gesetzt hat und sich die Schuhe anzieht in einer ganz anderen. Die Brautsänfte ist rot, und seine ist blau. »

« Dan sieht sie also so aus wie die der Leute, welche die Braut begleiten? »

Da-hu-dse lacht, aber er scheint keine Lust zu haben, diese Frage weiter zu erörtern. Er geht zur « U-sial-ji » -Nische *** und staubt sie mit dem Staubwedel ab. Er liebt es nicht, wenn Andere dieses Geschäft besorgen, weil er ihnen nicht die gleiches peinliche Sorgfalt zutraut. Er schreitet hierauf von einem Ort zum anderen, staubt alle Möbel, die alten Bücher, die Fensterrahmen ab. Endlich legt er den Wedel, befriedigt an seine Stelle zurück, zieht nach seiner Gewohnheit die Aermel herunter, klopft sie ab, bläst von ihnen den Staub weg.

« Die sind vielleicht hungrig », sagt er und deutet auf den Hof, wo sich das Geflügel herumtreibt, « komm mal mit! ». Er zieht den Knaben mit sich. Als sie aber die Haustüre erreichen, kommt ihnen Da-hu-dse's Schwägerin Frau Tschu-ssau, eilig entgegen. Tschun-hai's ältere Schwester Quei-In-dse begleitet sie, wobei sie sich ängstlich an der Grossmutter festhält. Sie ruft dem Bruder zu:

« Zurück, zurück, dort kommt ein toller Hund! »

« Ja, auf der Strasse läuft ein toller Hund, der die Kinder nicht ausgehen lässt », sagt Frau Tschu-ssau zum Enkelchen gewendet und zieht ihn ins Hausinnere.

* Spitznamen: « Der, um den sich niemand kümmert, armer Teufel ».

** Spitzname « Aeffchen ».

*** « Heilige Fische ». Der Aberglauben will, dass sie über die Familien wachen. Aussergewöhnliche, unerklärliche Geräusche werden ihnen zugeschrieben und zu ihren Ehren Inschriften in einer besonderen Nische angebracht.

« Ja, dann ist es besser. Ihr bleibt schön zuhause », erklärt Da-hu-dse und entfernt sich.

« Mutter, wessen Hund ist toll geworden? » fragt Tschun-hai, und, als die Antwort auf sich warten lässt, forscht er weiter: « Ist es wahr, dass jemand, den ein toller Hund beisst, auch toll wird? »

Die Grossmutter seufzt: « Ach, es ist der Hund von Tai Yuan-I, ein so schönes Tier. »

« Deshalb hat niemand den Mut, zu dieser Familie zu gehen », fügte Quei-In-dse hinzu. « Einmal war ich mit Ssan Da-I bei ihr, aber jetzt habe ich zu grosse Angst, dass er mich beisst. Sehst nur er liegt gerade vor der Türe und schaut nach uns! »

Tschun-hai scheint diese Mitteilung nicht weiter aufzuzugehen. Er sagt der Schwester:

« Mao-örl », in anderen Familien gibt es noch gefährlichere Hunde. »

Dann wendet er sich zur Grossmutter und wiederholt seine frühere Frage, ob von tollen Hunden gebissene Menschen auch von der Tollheit angesteckt werden.

« Weissst Du », unterbricht Quei-In-dse eifrig, « Onkel King-wang ist von dem Tiere gebissen worden. »

« Ja, Mao-örl, Ssan Du-I hat das erzählt », sagt Tschun-hai, « aber gib doch endlich Antwort, Grossmutter! »

« Ja, die Leute behaupten das, ich selbst weiss es nicht », antwortet diese ausweichend. Die Enkel an je einer Hand, begibt sie sich in das Ostzimmer der Wohnung, wobei sie den Kindern am Eingang den Vortritt lässt. Sie beugt sich nieder, um eine Nähnadel aufzuheben in der sich noch ein Zwirnfaden befindet.

« Ihr seid sehr nachlässig », schimpft sie, « diese Nähnadel habt Ihr die ganze Zeit gesucht und nun liegt sie hier am Boden. »

« Ach, das ist fein, das ist die Verlorene », sagt das Mädchen, während sie zuseht, wie die Grossmutter sich wieder in die Höhe streckt. Dann springt sie lustig auf den Kang und holt vom Fensterrahmen ihre « Mao-ku-ku » ** herunter. Tschun-hai greift nach ihr, aber Quei-In-dse weicht scherzend aus.

« Ein Junge spielt doch nicht mit einer Mao-ku-ku », rügt die Grossmutter.

« Aber natürlich », sagt er und setzt ein ernstes Gesicht auf, « Ein Junge spielt nicht mit einer Mao-ku-ku. »

Er steigt nun seinerseits auf den Kang und holt sich ein Kästchen herab; das ist sein Spielzeug.

« Das ist ein leeres Kästchen », hänselt die Schwester, die offenkundig stolz ist, das ihr die Grossmutter recht gegeben hat, « das kleine Kind vergnügt sich mit einem leeren Kästchen. » Dabei tänzelt sie im Zimmer herum. Die alte Dame setzt sich auf den Kang und sieht wohlwollend dem Treiben der Kinder zu. Tschun-hai legt das Kästchen auf den Kang und verkündet feierlich:

« Wenn ich einmal gross bin, werde ich mir ein neues Haus bauen und viele, viele Schafe züchten. Aber die da », und er zeigt auf die Schwester, « lasse ich nie zu mir kommen ». Quei-In-dse lacht laut und will etwas erwidern, aber gerade tritt Onkel Ssan-Yüan-dse ein, der gar nicht zufrieden, sondern höchst mürrisch und verdriesslich dreinschaut. Er setzt sich auf ein Holzgestell, und, wie er dem neugierigen Blick seiner Mutter begegnet, stösst er heraus:

« Samen haben wir auch nicht einmal. Wie sollen wir uns da weiterhelfen? »

« Was für Samen? » fragt Frau Tschu-ssau.

« Na, die Getreidesamen! »

« Ja, sind denn dort », und sie weist mit dem Finger zum Fenster hinaus, « keine aufbewahrt? »

« Ich finde dorten keine und man erzählt mir, Du hast sie abgegeben. »

Die Kinder unterbrechen einen Augenblick ihr Spiel und schauen mit grossen Augen auf Grossmutter und Onkel. Dann bücken sie sich wieder. Quei-In-dse rollt die um die Puppe gewundene Schnur auf und der Knabe zieht den Deckel seines Kästchens behutsam ein wenig zurück.

« Ach, das ist ja Quatsch! », entrüstet sich die Grossmutter, « ich habe nur gerade ein paar mal Nachbarn ausgeholfen. Einmal Frau Ssuen-Ku-Pao, die um Reiskornschalen bat und Du hast doch selbst gesagt... und dann gab ich noch Körner aus dem grossen Fass ab, und zwar an Herrn Li... »

Bevor sie noch den Namen Li tsai-dse zu Ende gesprochen hatte, unterbrach sie der Sohn stirnrunzelnd und rief aus:

« Ja, dann weiss ich auch nicht, wo Alles hingekommen ist. »

Frau Tschun-ssau verlässt ärgerlich das Zimmer, in dem eine Zeitlang ein betretenes Schweigen zurückbleibt. Endlich geht das kleine Mädchen zum Onkel und sagt, auf ihren früheren Gedankengang zurückkommend:

« Ein kleines Kind spielt mit einem leeren Kästchen! »

Dieser aber, der sorgenvoll dasitzt, winkt barsch ab: « Ach, geh weg! »

Diese Abweisung der Schwester macht wieder dem Kleinen grosses Vergnügen; er lacht und sagt:

« Onkel, lieber Onkel, wenn ich gross bin, werde ich ein riesiges Haus bauen und eine Menge Schaf züchten, aber es gibt ein Kind, dass ich dann nicht kommen lasse. »

« So, so, und wer ist dieses Kind? »

Quei-In-dse stösst den Onkel jetzt wieder an und ruft:

« Denk mal, ein ganz leeres Kästchen! »

Unter dem Geplauder der Kinder hat sich Ssuan-Yüan-dse's Stirn ein wenig geglättet.

« Lass mich mal sehen! » sagt er zu dem Knaben, tritt zu ihm hin und während dieser weiter ruft: « Nein, dieses Kind lasse ich bestimmt nicht zu mir kommen », öffnet er das Kästchen, das nun keineswegs leer ist; enthält es doch einen Pinsel, ein Messer und ein aus Pfirsichkernen geschnittes Aeffchen.

« Ha », staunt der Onkel, « Du hast ja niedliche Sachen da! »

Er nimmt das Aeffchen, betrachtet es und sagt: « Siehst Du, wie geschickt Onkel Jin-kwang's Hände sind! ». Nun will Quei-In-dse darnach haschen, aber der Onkel steckt das Figürchen wieder in den Kasten, den er Tschun-hai zurückgibt.

« Sag mal, Onkel », fragt dieser und sein erster Ton verrät, dass ihn diese Sache andauernd beschäftigt, « ist es wahr, dass ein von einem tollen Hund gebissener Mensch auch toll wird? »

« Ja, ja », fährt die Schwester dazwischen und schaut mit einem Blicke spöttischen Einverständnisses zum Onkel hinüber « man sieht wohl, dass Du Angst hast! »

** Kätzchen ».

*** Weibliche Puppe.

Die Alte kommt in diesem Moment wieder zur Türe herein und erklärt befriedigt:

« Natürlich sind die Samen doch da; ich hatte recht ». Dann nimmt sie wieder auf dem Kang Platz.

Der Sohn wird jetzt auch etwas ruhiger, aber die Sorge will nicht von seinem Gemüte weichen.

« Nun, das Frühlingswetter ist nicht schlecht, zugehen; aber wer weiss, wie es später geht! »

« Ja », meint ihrerseits die Alte. « Wenn das Jahr diesmal gut ausfällt, dann... ». Sie hält ein und horcht auf Stimmen, die sich von der Strasse her vernehmen lassen.

« Uebermorgen kommt die Leichenschau », hört man Da-hu-dse vor der Türe sagen.

« Ja », — so ein Anderer — « wenn der Mandarin nicht wirklich bald erscheint, wird die Leiche inzwischen verwesen... kommt er übrigens in eigener Person? »

« Ja, das tut er », erwidert Da-hu-dse. Dann tritt er in die Wohnung und sagt, noch mit diesen Gedanken beschäftigt, vor sich hin:

« Er ist wirklich ein sehr tüchtiger Beamter! »

« Ist es also ganz sicher, dass er kommt? » erkundigt sich Frau Tschu-ssau. Da-hu-dse nickt und sagt zum Bruder:

« Guck mal vor die Türe! Der Hund hat dort Kot zurückgelassen. Den musst Du schnell wegkehren. »

« Den könnte die Frau Mandarin gleich mitnehmen », spöttelt Ssan-Yüan-dse.

« Wer ist das, die Frau Mandarin? » staunt Tschun-hai, der das Messer in der Hand hält und das Spielen unterbricht, und auch das Mädchen lispelt dem dritten Onkel ins Ohr:

« Ja, wer ist das, Frau Mandarin? »

« Ich habe sie nur einmal gesehen », bemerkt die Grossmutter.

Da-hu-dse wird auf einmal des Messers in der Hand des Knaben gewahr, erschrickt und ruft der Mutter zu:

« Schnell, nimm dem Kind das Messer weg. »

Diese verlangt sofort das Messer von Tschun-hai zurück und verkündet feierlich:

« Mit scharfen Gegenständen dürfen Kinder nicht spielen. »

Nach einer Weile erklärt sie, auf die frühere Frage zurückkommend:

« Frau Mandarin ist eine Dame, welche bei den Reichen Besuch macht. »

Es ist wohl nicht überflüssig zu erwähnen, dass der Knabe, dessen Treiben wir nun schon eine ganze Weile beobachtet haben, seinen Namen Tschun-hai (Frühling-See) dem Umstande verdankte, dass ihm nach seiner im Frühling 1898 erfolgten Geburt, das Horoskop gestellt wurde, es würde von den das Menschenschicksal bedingenden Elementen * dem seinen das des Wassers fehlen, worauf der besorgte Grossvater, Herr Dju, der nicht vergass, dass gerade Wasser Geld und Wohlstand bedeuete, das Verhängnis gewissermassen durch solche Namensgebung beschwören wollte.

Und wirklich schien mit seiner Geburt das Glück in die Familie einkehren zu wollen; der Vater hatte bald darauf einen ordentlich bezahlten Lehrposten erhalten, und der Onkel bestand ein schweres Staatsexamen: es sah aus, als ob den Dju's nun ein sorgloses Fortkommen und eine gedeihliche Entwicklung gesichert wäre. Jedenfalls wurde nun der kleine als Glückskind angesehen; vom Grossvater an liebte ihn die ganze Familie zärtlich und was die Verhättschlung anbelangt, so machte hier nur die Mutter eine Ausnahme; ja sie trachtete dieser entgegenzuwirken, und da sie vielbeschäftigt und geplagt, eine ernste, fast finstere Miene aufzusetzen pflegte, hatte Tschun-hai vor ihr richtige Angst. Ihr Gesicht, rief in ihm die Vorstellung einer Wildkatze, wenn nicht gar eines Leoparden, hervor... So war er froh, dass er sie eigentlich nicht allzuhäufig sah; denn schon seit seinem vollendeten zweiten Lebensjahre, war es ihm vergönnt, im Zimmer der Grossmutter väterlicherseits schlafen zu dürfen. Fragten ihn die Erwachsenen: « Tschun-hai, was willst Du anfangen, wenn Du einmal gross bist? » so gab er regelmässig zur Antwort: « Hirte will ich werden; wenn ich dann Schafe schlachte, so lade ich Alle, Alle, ein, aber Mutter darf davon nichts erfahren! ». Die Mutter merkte die Scheu des Söhnchens wohl, kranke sich auch und seufzte dann und wann: « Mein Kind ist mir allzusehr entfremdet. »

Manchmal nahm sie es zu ihren Eltern mit, dann schlief er im Zimmer mit dieser anderen Grossmama und dem Cousinchen, das ihn sehr liebte. Und obson, Gesicht in diesem ihren eignen Hause, sich der Mutter gesicht manchmal in strenge Falten legte, fühlte sich Tschun-hai auch hier willkommen und froh. Mutter's Familie wohnte im Dorfe Wen-tse-tsen (« Warmes Teichdorf ») an dessen Ost- und Südrand ein Bach vorbeifloss, dessen Quelle nicht allzuweit weg lag. Seine und des Cousinchen's Hauptfreude war nun, dort im Wasser herumzutummeln.

Ja, bei den Grossmüttern war es herrlich, schöner als im Elternhaus. Und jetzt gerade sollte er schon am nächsten Tag nach Wen-tse-tsen; es war ja Frühling und in dieser Jahreszeit zeigte Tschun-hai sehr wenig Esslust, was eigentlich vernünftig von ihm war, da sich gerade im Frühling Knappheit an Lebensmitteln bei der Familie einzustellen pflegte. Dann ging Mutter gewöhnlich zu ihren Eltern und nahm ihn eben mit.

Das sollte morgen sein, aber noch war es nicht so weit und das Heute gehörte dem Mandarin, dessen bevorstehende Ankunft zum Zwecke der Leichenschau den Knaben mit erwartungsvoller Spannung erfüllte. Er fragte immer wieder, wann er käme und ob er ihn bestimmt sehen werde. Kindern, die ihn ärgerten, drohte er « Warte nur, Du wirst den Mandarin nicht zu sehen bekommen! ».

Die erwachsenen Leute sind im Grunde nicht minder neugierig. Zur Mittagszeit strömen sie von allen Ecken und Enden am Marktplatz zusammen und ihr Getummel erweckt die Vorstellung eines auffliegenden Bienenschwarms. In den Häusern des Dorfes bleibt kein Gesunder zurück.

Tschun-hai drängt es, sich der Menge anzuschliessen, doch weiss er recht gut, dass es ihm nicht verstatet ist, allein zu gehen, und so begibt er sich zum Onkel; der soll ihn begleiten.

Da-hu-dse liegt auf dem Kang und ist dabei, einen Schulerufsatz über den Kampf zwischen den Dynastien Tse und Han zu korrigieren. Sowie das Kind eintritt, blickt er auf: « Onkel, Onkel, der Mandarin kommt! »

« Ach, geh nur wieder spielen! Noch ist es nicht so weit! »

(Fortsetzung folgt.)

* Nach dem Volksaberglauben formen fünf Elemente: « Metall, Holz, Wasser, Feuer, Erde », je nach ihrer Mischung und Proportionalität, den Charakter und die Zukunft des Menschen.

Comment on peint en Chine

How the Chinese paint

Wie man in China malt



Le peintre Chiang-Yee prépare son matériel.
The painter Chiang-Yee getting his painting-utensils ready.
Der Maler Chiang-Yee bereitet sein Malzeug vor.

2 Le travail commence.
He commences painting.
Er fängt an zu malen.



1 Aussitôt que l'artiste a terminé son tableau, il est tenu d'y inscrire une dédicace poétique. Le peintre chinois est toujours en même temps calligraphe et poète.
As soon as the artist has finished his picture, he is bound to inscribe on it a poetical dedication. The Chinese painter is always also a calligrapher and a poet.
Sowie der Künstler sein Bild beendet hat, muss er, der Sitte gemäss dieses mit einer poetischen Widmung versehen. Der chinesische Maler ist immer auch Schönschreiber und Dichter.

Œuvres de Chiang-Yee Works of Chiang-Yee Werke Chiang-Yees



A la pêche.
Fishing.
Beim Fischfang.



Cavalier au bord du Houang-Ho.
Rider on the bank of the Huang-Ho.
Reiter am Ufer des Huang-Ho.



Clair de lune et pins à Lou-chan.
Moonlight and fir-trees at Lu-shan.
Mondschein und Fichten in Lu-shan.

◆ La technique moderne triomphe en Chine ◆

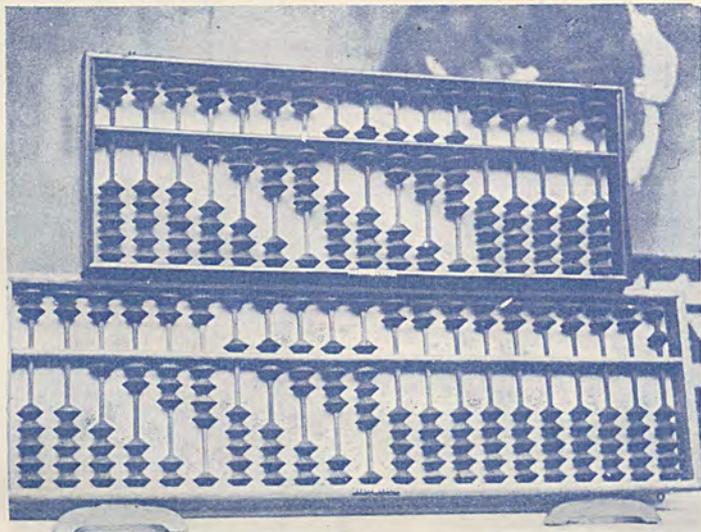
Modern technics promote China's development

Technische Aufbauarbeit in China

« Ssuan-Pai » la plus utilisée et la plus récente des machines à calculer chinoises, vient d'être modernisée et perfectionnée par M. Ling-Ping (brevetée). Le calcul est ainsi grandement simplifié.

« Ssuan-Pai », the most used and the most modern Chinese calculating-machine; has been recently reformed and brought up to date by Mr. Ling-Ping (patented). So ciphering has become a far simpler task.

« Ssuan-Pai », die neueste und gebräuchlichste chinesische Rechenmaschine, ist letzthin von Herrn Ling-Ping modernisiert und verbessert worden. Dadurch ist das Rechnen sehr erleichtert.



Hydroavion construit par des ingénieurs chinois.
Hydro-aeroplane, constructed by Chinese engineers.
Von chinesischen Ingenieuren konstruiertes Wasserflugzeug.

Bicyclette nautique, inventée par M. Ten Tsou-tsin, présentée pour la première fois à Hankow.

Water-bicycle invented by Mr. Ten Tsu-tsin and presented for the first time at Hankow.

Wasserfahrrad, von Herrn Ten Tsu-tsin erfunden und zum ersten Mal in Hankow vorgeführt.



Le nouveau bâtiment du « Tsung-Yan-Che-Pao », journal principal du parti Kuomintang à Nankin.

The new building of the « Tsung-Yan-Che-Pao », the central daily organ of the Kuomintang Party at Nanking.

Das neue Gebäude der « Tsung-Yan-Che-Pao », des Zentralorganes der Kuomintang Partei zu Nanking.



Inauguration du congrès d'hygiène scolaire à Nankin. (Debout, M. le Dr. Liu Sui-hong, ministre de la santé publique; à gauche, assis, M. Wang Sse-che, ministre des cultes).

Inauguration of the congress for school-hygiene at Nanking. (Standing Dr. Liu Sui-hong, minister of public sanitation; on the left, sitting, Mr. Wang Sse-che, minister of public worship.)

Eröffnung der Tagung für Schulhygiene in Nanking. (Stehend, der Gesundheitsminister, Dr. Liu Sui-hong; links, sitzend, der Kultusminister, Herr Wang Sse-che.)

La nouvelle gare Sun Yat-sen, près du bac sur le Yang-tse, à Nankin. Ce bac relie les lignes de chemin de fer Changhai-Nankin et Tientsin-Pukow.

The new Sun Yat-sen station, near the ferry boat, crossing the Yang-tse river at Nanking. This ferry connects the railway-lines of Shanghai-Nanking and Tientsin-Pukow.

Der neue Sun Yat-sen Bahnhof, bei der Nankinger Fähre, welche den Yang-tse übersetzt und die Eisenbahnlinien Shanghai-Nanking und Tientsin-Pukow verbindet.



Autobus actionné au coke appartenant à la « Li-Houa », compagnie d'autobus à Nankin.

Motor-bus, driven by coke, belonging to the « Li-Houa », motor-bus company in Nanking.

Mit Koks betriebener Automobil-Omnibus der Automobilomnibus-Gesellschaft « Li-Hua » in Nanking.

